

Le Petit Bleu

DU MATIN

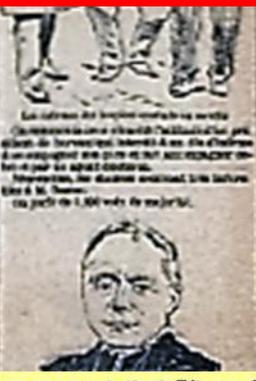
ABONNEMENTS
ET ADMINISTRATIONS
Par le Directeur
M. HENRI LAFITTE
RUE DE LA PAIX, 10
PARIS
Téléphone : 24
N° 10110
L'ÉDITEUR
M. HENRI LAFITTE
RUE DE LA PAIX, 10
PARIS
Téléphone : 24
N° 10110

Dialogue

Organe de "Dialogue des Peuples"

LE PETIT BLEU
MADRID

LE PETIT BLEU
MADRID



LE PETIT BLEU
MADRID

LE PETIT BLEU
MADRID

LE PETIT BLEU
MADRID

"LE PETIT BLEU" DE GERARD HARRY (1894-1908)
par
Eric MEUWISSEN

LE PETIT BLEU
MADRID

LE PETIT BLEU
MADRID



LE PETIT BLEU
MADRID

LE PETIT BLEU
MADRID

LE PETIT BLEU
MADRID

Pourquoi ne pas raconter...

TOUTE l'Histoire du Congo ?



Léopold II à Ostende, par MARS



C'est à l'époque de Léopold II, férue de géographie et d'explorateurs que l'on vit apparaître la puissance de l'opinion ... et la manipulation de l'information. Tout ce que nous appelons aujourd'hui « mass media », « campagne médiatique », etc... apparut alors. Il n'y a en fait qu'une seule différence avec notre époque, c'est que là où nous disposons de média très divers, nos arrière-grands-parents n'avaient que la presse écrite. Mais elle était plus répandue et plus diversifiée que la nôtre. Les grandes villes de province avaient fréquemment plusieurs journaux. Au moment des « campagnes anglaises », il n'est pas exagéré de dire que Léopold II subit de la part de la presse britannique un « lynchage médiatique ».

Le premier homme politique européen à s'attacher les services d'un « attaché de presse » fut Otto von Bismarck, qui fut en quelque sorte le « parrain » du Congo, puisqu'il fut l'organisateur de la Conférence de Berlin. Et Léopold II en prit de la graine. Il n'était pas étranger au bien qui se disait de l'EIC dans les journaux belges et étrangers...

Le roi accordait beaucoup d'importance à répandre dans la presse des textes à la louange de l'EIC. L'administration de l'Etat Indépendant comportait un fort actif Bureau de Presse chargé de concevoir ces écrits et de les répandre. Dans la mesure où il voyait l'EIC comme une affaire commerciale, il ne faisait d'ailleurs ainsi que s'aligner sur l'attitude courante à son époque : « arroser » la presse pour susciter la confiance du public dans une affaire, dans une suscription, était chose habituelle. Léopold II mettait parfois lui-même la main à la pâte en écrivant des articles, et certains journaux comptèrent, sans le savoir, Sa Majesté parmi leurs collaborateurs occasionnels. La propagande autour de l'EIC était bien sûr assurée directement au moyen de publications, de discours. Mais beaucoup d'autres servaient sa cause, en Belgique, comme à l'étranger. En 1897, le gouvernement britannique fit publier un rapport en faveur de l'EIC. D'autre part, le roi accorda des concessions au Congo notamment au groupe Guggenheim et à J.D.Rockefeller.

Léopold II accordait d'ailleurs une importance particulière aux pays anglo-saxons. A l'Angleterre, ce qui était assez logique puisqu'elle était la championne absolue de la colonisation, mais aussi aux Etats-Unis. Il connaissait l'anglais, ce qui était peu courant à l'époque, et était abonné au « *Times* ». Aux Etats-Unis, il faisait appel à un juriste spécialiste des campagnes électorales : Kowalsky. Malheureusement pour le roi, les Américains découvrirent, assez tardivement il est vrai, en 1906, que beaucoup d'enthousiasmes pour l'œuvre civilisatrice de l'EIC étaient en fait des engouements payés !

Certains journaux belges étaient achetés. La presse belge avait donné au Bureau de la Presse de l'EIC le sobriquet de « Fonds des Reptiles » ! On peut lire dans une lettre de van Eetvelde au Roi, de juillet 1892 : "*Je me permets d'exprimer à Votre Majesté l'avis que dans ce moment il y aura lieu de s'attacher quelques organes de la presse par la voie d'un subside, par exemple - L'Étoile- et -Le Soir. Il faudrait à partir de septembre mener une campagne de propagande dans la presse, et nous n'aurons jamais de la part des journalistes un concours absolu si nous ne les payons pas.*"

Le plus digne représentant de la propagande royale était *l'Étoile Belge*. Il y eut aussi des revues, « *Le Congo Illustré* », qui fusionna avec « *Le Mouvement géographique* », d'Alphonse-Jules Wauters.

Par certains aspect, l'histoire du *Petit Bleu*, dont il est question ici, montre pourtant que, même pro-colonial, on considérait comme un déshonneur de se faire graisser la patte par le « fonds des reptiles », c'est-à-dire par les bureaux de l'EIC. Il s'agit bien sûr de la grosse colère du commandant Lemaire, qui par l'intermédiaire de son ami De Rongé était le maître de la société, apprenant que le journal avait reçu des subsides de l'EC, alors n'avait pas été mis au courant de cette "funeste tractation".

Voici sa version des faits :

"... *Je lui demandai si je devais croire ceux qui affirmaient que son journal émargeait à l'Etat Indépendant du Congo...* "Etes-vous donc payés ?". *A quoi le directeur répondit : "Je voulais depuis longtemps vous avertir... que nous touchions une mensualité de l'Etat du Congo..."*

"*Je n'eus pas de reproches assez durs... je sortis éccœuré...*"

C'est là une scène de 1904 que raconte en 1806 l'un des commanditaires du journal fondé en 1894. Et aune de ces dates n'est indifférente.

En 1894, le divorce était consommé entre le Roi et certains de ses meilleurs collaborateurs de la première heure. A l'origine de la ruptures, il y a la Nouvelle Politique Economique de l'EIC. Elle sera aussi à l'origine des abus que l'on désignera ensuite sous le nom de « caoutchouc rouge ». Toutefois, les réactions négatives se produisirent immédiatement, avant même, pourrait-on dire, que l'encre des décrets ne soit sèche, et avant que les atrocités qui allaient résulter de l'application du décret, ne soient connues. Il y aura donc deux « couches » ou deux générations d'*anticongolais* : les opposants à la nouvelle politique économique, qui se recrutaient surtout parmi les gens d'affaires attachés à une certaine orthodoxie capitaliste et libérale, et les opposants humanitaires, dont les campagnes finiront par emporter la place.

La raison de cette opposition de la première heure est simple : les décrets, qui sont décrits plus minutieusement ci-dessous, revenaient à établir un monopole économique de l'Etat. Certes, ce que voulait Léopold et ce qu'on vit surtout, c'est que le Roi se réservait, en fait, un monopole personnel. Mais il était personnel en vertu du pouvoir absolu que détenait le Souverain de l'EIC. Dans un état absolu, le souverain et l'état, c'est tout comme. Les textes toutefois étaient formels: il s'agissait bien d'un monopole d'état, et donc, si l'EIC changeait de forme – par exemple si Léopold décédait subitement, et que la Belgique en héritait par testament – ce monopole appartiendrait bien à l'état, non aux héritiers de Léopold.¹ C'était une position presque hérétique dans une époque libérale.

¹ Il est peut-être bon de rappeler ici deux choses : d'une part Léopold II n'était pas trop fin connaisseur en matière de droit. D'autre part, si son successeur était l'héritier du Trône, ses héritiers privés étaient ses trois filles, qu'il a tenté de déshériter aussi largement qu'il l'a pu.

A partir de 1890, plusieurs décrets stipuleront le partage du Congo en deux zones pour l'acquisition de l'ivoire : la première était destinée aux sociétés privées et la deuxième, bien plus vaste, était considérée comme le domaine privé du roi. Thys attaqua la politique domaniale du Roi, dont il faut bien dire qu'elle ne pouvait prétendre que par des sophismes respecter la liberté du commerce. Les deux hommes se brouillèrent ...

En septembre 1891, le roi publia un décret ordonnant aux commissaires des districts de l'Aruwimi et de l'Ubangi-Uele de se procurer tout l'ivoire possible au nom de l'Etat. Ce décret fut suivi d'ordres du vice-gouverneur, datés d'octobre 1891 et de mai 1892, interdisant aux indigènes de chasser l'éléphant et de récolter le caoutchouc dans la forêt, à moins de le remettre à l'Etat. Dorénavant, tous ceux qui achèteraient ces denrées seraient reconnus coupables de recel de biens volés. Enfin, tout commerce proprement dit était interdit dans la vallée de l'Uélé. Le maire commandait alors en Equateur et eut à appliquer ces mesures.

Ces ordonnances eurent pour effet de créer un monopole d'Etat sur les deux principaux produits congolais : l'ivoire et le caoutchouc. Léopold prétendit qu'il ne s'agissait là que de l'application *lato sensu* d'un décret de 1885 proclamant que « *toutes les terres vacantes appartenaient à l'Etat* ». Ce dernier décret n'avait pas paru excessif à l'époque, mais cette interprétation extensive fut contestée car, en 1892, l'EIC voulait considérer que toutes les terres non occupées ou effectivement cultivées par la population indigène étaient vacantes. En fait, les forêts où l'on chassait l'éléphant et où se récoltait le caoutchouc pouvaient parfois se trouver très loin des villages. Malgré cela, les indigènes estimaient que ces terres leur appartenaient. En instituant ce monopole, l'Etat réussit à acheter l'ivoire et le caoutchouc à des prix nettement inférieurs à ceux pratiqués dans le privé.

La nouvelle politique économique du Roi lui fit aussi perdre le soutien d'A.-J. Wauters, lié financièrement avec Thys et la CCCI, et de sa revue « *Le Mouvement géographique* », qui soutint l'entreprise africaine du Roi dès 1876, avant de prendre ses distances avec la politique du monarque et de soutenir, à partir de 1891, la perspective d'une reprise du Congo par la Belgique. En effet, il était partisan du respect strict de l'Acte de Berlin.

La situation de Lemaire est assez semblable à celle d'Albert Thys : c'est un officier qui a servi dans l'EIC, libéral de conviction, proche des milieux d'affaires. C'est d'ailleurs l'amitié du ministre Franck, Anversois comme lui, qui lui vaudra plus tard de finir sa carrière à la direction du Musée de Tervueren. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'il appuyât, avec d'ailleurs d'autres anciens de l'EIC le projet de journal de George Harry, qui était d'ailleurs déjà en relations professionnelles avec A.J. Wauters. *Le Petit Bleu* fut donc résolument libéral, à 100% colonialiste, mais tout aussi fermement annexionniste. C'était au fond la même ligne politique que Thys, Lemaire et Wauters, mais contrairement au *Mouvement Géographique*, cette ligne politique en matière coloniale était celle d'un journal « généraliste » et qui se voulait en même temps un journal d'un type tout nouveau.

Il n'y eut jamais de guerre ouverte entre Léopold II et ce type particulier d'opposants colonialistes mais anti-léopoldiens. Le roi-souverain modifia ses décrets. Un nouveau décret du 30 octobre 1892 divisait les terres vacantes en zones territoriales de trois espèces.

1. La première, dénommée plus tard le « *Domaine privé* », serait exploitée exclusivement par l'Etat; elle s'étendait dans les vallées de l'Uélé et de l'Aruwimi au nord-est, de la Mongala et de l'Itimbiri au nord, ainsi que dans une vaste région à l'ouest, entre le lac Tumba et la Lukenie.
2. La deuxième zone était ouverte aux sociétés commerciales ; elle comprenait la région du Bas-Congo, les deux rives du Haut-Congo depuis le Stanley Pool jusqu'au Stanley Falls (à l'emplacement de Kisangani), ainsi que les bassins fluviaux de la Ruki, de la Lulonga et du Kasai.
3. La troisième zone, restée libre, couvrait les territoires restants,

récemment occupés ou à explorer par de futures expéditions. En réalité, la zone libre n'était pas ouverte à tout le monde. D'importantes concessions y avaient déjà été accordées en août 1892 : dans les bassins de la Lopori et de la Maringa à l'Anglo-Belgian India Rubber Company (*ABIR*), d'Arthur Vandennest, futur sénateur belge, et dans celui de la Mongala à la Société anversoise du Commerce du Congo, couramment dite « *l'Anversoise* », d'Alexandre de Browne de Tiège. L'*ABIR* était théoriquement dirigée par un Anglais, le colonel North. Il apparut cependant que celui-ci n'avait aucun intérêt financier dans cette société et qu'il était l'homme de paille de Léopold II. Les sociétés commerciales reçurent en outre le droit d'administrer au nom de l'Etat les zones qu'elles occupaient et de récolter le caoutchouc par l'impôt levé sur la population en nature (notion tout à fait floue et prêtant aux pires excès). Leurs employés, très mal payés, mais bénéficiant d'une participation aux bénéfices, se rendirent coupables de mesures d'extorsion, qui suscitèrent plus tard de nombreuses critiques

En plus de ces deux concessions commerciales dont on vient de parler, des terres situées entre les lacs Tumba et Léopold II furent concédées en octobre 1892 à un mystérieux « duc de Saxe-Cobourg-Gotha », qui n'était bien sûr nul autre que Léopold lui-même. Un décret de 1896 allait encore étendre cette concession, qui constitua un Domaine de la Couronne dont l'existence ne fut officiellement révélée que plusieurs années plus tard.

Les sociétés de Thys allaient suivre et acquérir des concessions, avec pour résultat qu'en 1905 une grande partie de l'exploitation du pays était entre les mains de sociétés concessionnaires (mais non à charte, donc sans droits régaliens). C'était le cas notamment pour les districts de l'Aruwimi, des Bangala, de l'Equateur et du Kwango, où l'administration était en pratique au service de celles-ci.

Le Secrétaire d'Etat van Eetvelde s'est beaucoup impliqué, semble-t-il, dans l'apaisement du conflit avec Thys.

“Ce conflit devient aigu; on attaque (violemment) le Secrétaire d'Etat Van Eetvelde qui se défend avec vigueur tout en recommandant au Roi la modération. Un décret de octobre 1892 crée une situation transactionnelle qui, dans la pensée de son auteur (B' Van Eetvelde), doit cesser en 1900, quand la Belgique va se prononcer sur l'annexion du Congo: la paix était faite avec le groupe économique créé par le colonel Thys, on s'attache à lui être agréable chaque fois que l'occasion présente”, écrit-il. Ou encore : *“Dans ce double ordre d'idées, je voudrais que l'Etat prît spontanément des mesures libérales qui ne (léseraient) pas nos intérêts actuels, favoriseraient plus de commerce, et nous permettraient de défendre avec plus de fondement qu'aujourd'hui la politique économique du Congo.”*

Il semble que ses collègues trouvaient van Eetvelde ambitieux et lui battent froid. *“Je tiens à montrer à ceux qui s'en vont colporter que je suis l'homme de toutes les besognes, qu'au moins je ne le suis pas, uniquement pour garder ma place. Et je le tiens d'autant plus que je puis bien m'accommoder du boycottage actuel, quelques mois, mais que je ne saurais y plier à jamais mon existence »*

L'une des conséquences de la « Croisade Antiesclavagiste » fut, on le voit, de ne préserver les populations de l'esclavage que pour les jeter dans le « caoutchouc rouge ». À la fin de 1892, les fonctionnaires de l'EIC reçurent l'ordre d'augmenter les productions, surtout du caoutchouc. En 1893, on vendit pour trois millions et demi d'ivoire à Anvers et pour plus d'un million de caoutchouc. Deux ans plus tard, les quantités de caoutchouc vendues avaient doublé et son prix n'avait cessé de croître. Du point de vue financier, la politique du caoutchouc prenait de plus en plus les apparences d'un pactole.

Dès lors, l'argent afflua dans les caisses de l'EIC, les hommes d'affaires en principe « annexionnistes » regainèrent leurs objections et, comme Thys, souhaitèrent d'abord avoir une

part du gâteau. Quand à George Harry, il mangea son pain blanc en réalisant au cours de l'exposition de 1896 le tour de force de produire un numéro par jour sur les lieux-mêmes de l'expo. Car c'était indéniablement un visionnaire et un novateur. Mais, quand il s'agissait de réaliser techniquement et matériellement ses visions, il faisait invariablement de mauvais choix. Cela le mena pour finir à la déconfiture.

Un moment envisagée, la reprise du Congo est une éventualité dont on ne parle même plus dans le pays. Léopold II, considère-t-on, a réussi, le mieux est donc de le laisser poursuivre son œuvre.

C'est ce que disait Woeste, par exemple, qui avait été l'allié efficace du Roi dans la lutte contre le projet de reprise de 1901 : « *Le Congo ayant à sa tête un prince colonisateur qui a donné des preuves exceptionnelles d'habileté, d'énergie et d'esprit de décision, il est de notre devoir de lui laisser achever son œuvre triomphante, de ne pas lui disputer des rênes qu'il tient avec une maestria incomparable* »

De plus, à partir de 1890 et de la Campagne Anti esclavagiste, un fait est acquis et ne se démentira plus jusqu'à la fin de la colonisation. Les Missionnaires deviennent, pour la grande masse de la population, la principale et, la plupart du temps, la seule source d'information sur le Congo.

C'est assez facile à comprendre. Sur ce qu'on appela plus tard les « trois piliers de la colonisation » : Administration, Compagnies, Missions, les Missions sont les seules à devoir leurs moyens à des collectes populaires de fonds, donc à des campagnes de large diffusion (qui plus tard iront de publications spécialisées comme « Grands Lacs » à des publications pour la jeunesse comme « Tam-Tam » en passant par l'appui de la presse d'information d'obédience catholique et par les campagnes de propagande faites en chaire de vérité à l'occasion de « Journées des Missions »). Il va de soi que l'administration se soucie peu de susciter des mouvements d'opinion en sa faveur. Quant aux hommes d'affaire, leur tendance serait plutôt à recéler l'information et à ne les distiller qu'en des oreilles bien choisies. Une information connue de tous ne représente plus rien du point de vue des affaires et de la spéculation. Il faut au contraire que les missionnaires stimulent constamment l'émotion, le zèle et le porte-monnaie de leurs partisans, en d'autres mots qu'ils suscitent envers le travail missionnaire un véritable, constant et durable mouvement de soutien populaire. Collecter des fonds dans un large public, surtout à cette époque où l'imprimé est le média unique, signifie obligatoirement publier beaucoup.

Les Missions, et les Missions seules, avaient besoin qu'une information large se répandît et avaient intérêt à la répandre. Et comme ils étaient les seuls dans ce cas, il en résulta que le discours dominant sur le Congo fut le leur. Or, il était favorable au roi « libérateur des esclaves » et pouvait induire les fidèles à penser que la colonisation se confondait avec l'évangélisation, donc à supposer chez Léopold II une attitude très authentiquement évangélique.

Tel était déjà en 1901, au moment où Woeste prononçait les paroles citées plus haut, le sentiment dominant dans l'opinion. Dans les années qui suivent, ce sont des choses que l'on ne dit même plus, tant on considère qu'elles vont de soi. Pendant longtemps, donc, jusqu'aux premières années du XX^e siècle, les Belges furent persuadés que l'œuvre africaine de leur Roi était chose « globalement positive ».

Certes, on s'était parfois battu, mais cela s'expliquait par la nécessité de « *lutter contre l'esclavagisme arabe* » et par « *la férocité native des indigènes* »... Pour y voir des « horreurs », il fallait la jalousie et la mauvaise foi des « marchands de Liverpool », que l'on croyait deviner derrière les campagnes humanitaires anglaises, ils admettaient donc qu'il devait se passer parfois, dans l'EIC, des choses d'une certaine brutalité, mais le brouillard humanitaire dont

s'enveloppait la colonisation permettait d'y voir un « mal nécessaire », pour hisser les indigènes, à la force du poignet, au-dessus d'eux-mêmes, vers un plus haut niveau de civilisation...

Examinant le contexte dans lequel fut élaborée la « Charte coloniale », Jean Stengers remarque que si, du projet initial de 1901 au texte adopté en 1908, il y a des différences aussi considérables, cela est dû à ce que « *un changement radical s'était opéré dans la manière de juger l'Etat Indépendant. On admirait l'Etat Indépendant en 1901, on considérait son organisation autoritaire comme utile et bienfaisante... En 1908, les critiques étaient nées, et la défiance : on voulait, on exigeait un régime nouveau, rompant avec l'ancien...* »

Cette exigence était sortie, progressivement, de la dénonciation des abus, d'abord par quelques missionnaires protestants, puis par le Rapport Casement publié en 1904 et enfin, coup de grâce, par celui de la Commission d'Enquête, publié en 1905. Cela suscita à l'EIC une nouvelle sorte d'opposants, motivés cette fois par des considérations humanitaires, qui vinrent grossir en s'y joignant les voix jusque-là très isolées, d'Emile Vandervelde, et de Georges Lorand, *representing nobody but himself*

Il n'échappa évidemment pas aux « annexionnistes d'affaires » que ces attaques allaient entraîner sans doute la reprise, et certainement la fin de la NPE. Ils pouvaient espérer « surfer » sur la vague humanitaire pour réaliser leurs objectifs. On comprend donc que Lemaire se soit fâché en 1904, et encore mieux qu'il ait jugé bon de dire en 1906 combien cela l'avait fâché. Le fait d'être subsidié par l'EIC allait faire perdre au *Petit Bleu* beaucoup de son mordant, le forcer même à ménager le Roi et l'EIC.

C'est en effet ce qui se passa. Et cela valut à George Harry de figurer, en 1952, dans la *Biographie coloniale belge* et d'y avoir même droit à un article long et élogieux.

Jugez par vous-même. Vous trouverez cette notice à la page suivante.

Guy De Boeck

HARRY (Gérard), Journaliste (Paris, 3.3.1856-Bruxelles, 17.11.1931).

Gérard Harry constituait un singulier mélange de culture latine, de logique anglo-saxonne et de labeur belge. Il est mort à la tâche alors qu'il préparait un nouveau livre consacré à Maurice Maeterlinck, son ami de vieille date.

Président d'honneur de l'Association générale de la Presse belge et de l'Association des Écrivains coloniaux, Gérard Harry occupait une place de premier plan dans l'élite intellectuelle de notre pays.

Ses grands-pères paternel et maternel étaient imprimeurs de la Reine Victoria et c'est d'eux qu'il hérita un vif intérêt pour la partie matérielle de présentation d'un journal. Passé de la direction de l'« Indépendance Belge » à celle du « Petit Bleu », qu'il avait fondé, il étudia la typographie et la mécanique. Il introduisit en Belgique la première machine à composer.

Il était fils de journaliste. Son père était, à Paris, le correspondant du premier journal illustré britannique : l'« Illustrated London News ». Aussi, Gérard Harry fera-t-il, dans le « Petit Bleu », une large place à l'illustration, ce qui constituait une innovation dans la Presse belge.

C'est aussi son père qui lui transmit le goût des grands reportages, des aventures lointaines, de l'expansion coloniale. Durant la guerre des Ashantis, son père était à Lisbonne, où il recevait d'Afrique de longues lettres, dont il télégraphiait le résumé à son journal. Il fut également, en 1870, le correspondant de guerre d'un syndicat de journaux comprenant le « New-York Herald », le « Daily Telegraph » et l'« Étoile Belge ». Plusieurs années après, Gérard Harry devint à son tour, comme son père, correspondant du « Daily Telegraph ».

Gérard Harry était né à Paris, le 3 mars 1856. Toute son enfance se passa dans la capitale française, dont il subit profondément le charme. Boursier de l'État français, il fit ses études à Saint-Louis et ses premières camaraderies de lycéen développèrent ses sympathies pour la France. Vivant dans un milieu essentiellement intellectuel, il était au courant de tous les grands événements du jour. Son père était en relations d'amitié avec de nombreuses personnalités en vue. Lorsque Stanley revint en Europe après son fameux voyage à la recherche de Livingstone, il le reçut chez lui à déjeuner. Stanley, qui était accompagné de son boy Kalulu, s'attira en quelques instants la sympathie du jeune Harry. La physiologie énérgique du grand explorateur, le prestige qui l'entourait, les merveilleux récits qu'il rapportait de l'Afrique mystérieuse, tout contribuait à fixer, en des traits indélébiles, le souvenir de celui qui était déjà l'un des hommes les plus marquants de son époque et qui allait bientôt se rappeler à l'attention du monde entier par un nouvel exploit glorieux.

En 1876, Gérard Harry se fixa à Bruxelles, où il devint rédacteur à l'« Indépendance Belge » et correspondant d'un journal anglais. La nouvelle de la mort de Livingstone aux abords du lac Bangweolo avait déterminé un vaste mouvement en faveur du relèvement des indigènes du continent noir. Dans tous les grands pays d'Europe, on projetait l'envoi de missions en Afrique centrale. Léopold II comprend qu'une occasion unique se présente à lui de réaliser ses grands projets de colonisation belge. Il convoque la Conférence de Bruxelles, qui réunira de nombreux explorateurs, les présidents des plus importantes sociétés de géographie, des politiciens éminents, des hommes d'œuvre. L'Association Internationale Africaine est créée. Elle décide de porter tous ses efforts vers la côte orientale d'Afrique.

Entre-temps, Stanley, qui avait fait le reportage de la guerre des Ashantis s'était embarqué à nouveau pour l'Afrique, chargé par le « New York Herald » et le « Daily Telegraph » de compléter l'œuvre de Speke, de Burton et de Living-

stone. Parti de Zanzibar, le 21 septembre 1874, il atteignait les Falls en janvier 1877. Il va descendre le fleuve Congo en livrant de nombreux combats aux indigènes de l'Aruwimi et des Bangala. Le 9 août, malade, à bout de forces et de ressources, il est reçu triomphalement à Boma. Il vient de faire une découverte d'une portée considérable. Il a reconnu le cours du fleuve Congo depuis le sud du Maniema jusqu'à l'Atlantique. Il a ouvert l'Afrique centrale à la civilisation. Le 25 janvier 1878, il arrive à Marseille, où il rencontre les deux délégués du Roi des Belges, le baron Greindl et le général Sanford, qui lui exposent les intentions de Léopold II et son vif désir de voir Stanley apporter sa précieuse collaboration à ses travaux. Mais Stanley prétexte le besoin d'un repos bien mérité pour ajourner sa réponse. Il avait, d'autre part, engagé l'Angleterre à s'intéresser au Congo ; mais l'Angleterre était trop occupée ailleurs pour se laisser entraîner dans de nouvelles aventures coloniales. Les pourparlers entre le Roi et Stanley se poursuivent et, vers la fin de l'année 1878, Stanley se décide à venir en Belgique.

C'est à Gérard Harry que revint l'honneur de l'interviewer le premier.

Il s'y était du reste préparé de longue main. Le « Daily Telegraph » et le « New York Herald » avaient publié une série d'articles de dix à douze colonnes écrits par Stanley et surabondamment documentés. En Belgique, bien rares étaient les personnes qui avaient pris la peine de lire cette volumineuse littérature. Le « Daily Telegraph » n'avait qu'une poignée d'abonnés et le « New-York Herald » encore moins. Gérard Harry proposa à Bérardi père, directeur de l'« Indépendance Belge », de traduire et de résumer les lettres de Stanley. Les articles qu'il publia ainsi obtinrent un très grand succès et lui permirent d'entrer en contact avec les collaborateurs immédiats de Léopold II. Sa qualité de correspondant d'un journal anglais lui avait donné accès au petit bureau de la rue Bréderode, où travaillait le colonel Strauch. Le Roi voulant ménager les susceptibilités britanniques, le reporter anglais obtint des informations intéressantes. Mais Gérard Harry n'oublia pas qu'il était en même temps rédacteur à l'« Indépendance Belge ». Il fit remarquer que son journal pourrait rendre des services à la cause coloniale en éclairant mieux l'opinion publique. Après quelques objections, car on se méfiait des indiscretions de la Presse belge, sa proposition fut acceptée. Peu après, A.-J. Wauters commença la publication de ses articles dans la « Gazette ».

Le journalisme colonial belge était né.

A l'arrivée de Stanley en Belgique, Gérard Harry se rendit à Ostende pour y rencontrer l'illustre explorateur, qui devait être reçu par le Roi.

Stanley le convoque pour six heures du matin. Harry est ponctuel au rendez-vous et immédiatement la conversation s'engage, abondamment nourrie. A dix heures, l'interview prend fin. Stanley sait que de nombreux journalistes de différents pays attendent d'être reçus par lui. Stanley demande à Harry de l'excuser auprès de ses confrères en les priant de revenir le voir au début de l'après-midi.

Harry rédige rapidement un long article pour l'« Indépendance Belge », en télégraphie un résumé à l'« Agence Havas » et, « brûlant » tous ses concurrents, arrive bon premier avec un reportage des plus sensationnels, accomplissant un de ces hauts faits qui marquent dans la carrière d'un journaliste épris de son métier. Dans la suite, Stanley devait proposer à Harry d'entreprendre la traduction de son livre : « *Cinq années au Congo* », tâche difficile, qu'il mena brillamment à bonne fin.

Gérard Harry devait encore interviewer Stanley au retour de sa toute dernière expédition africaine, à la recherche d'Emin Pacha, expédition au cours de laquelle il avait fait de si remarquables découvertes géographiques et ethnographiques, dont plusieurs d'un puissant intérêt pour notre Congo. Il alla à sa rencontre

à Brindisi et parcourut avec lui, en chemin de fer, toute l'Italie, l'interrogeant sans cesse et résumant ses conversations dans des dépêches développées ensuite dans des lettres qui, à nouveau, firent sensation dans l'Europe entière, et valurent à Gérard Harry d'être nommé membre d'honneur de la Société de Géographie d'Anvers (qui reproduisit *in extenso* tous ses articles dans son *Bulletin*).

Lorsque le grand explorateur arriva en Belgique, Gérard Harry, qui l'avait précédé à Bruxelles, fut chargé d'interpréter en français la conférence que Stanley donna en anglais au Théâtre Communal, en présence du prince Baudouin. L'année suivante, Gérard Harry et sa femme assistèrent à Londres au mariage de Stanley avec Lady Dorothy Tennant.

Période extrêmement intéressante de la vie si abondamment remplie de Harry. Il est alors en relations avec tous ceux qui furent les pionniers de la grande œuvre coloniale : Strauch, Valcke, Storms, Becker, Vangele, Liebrechts, Chaltin, Dhanis, le futur général Jacques, pour ne citer que ceux-là, et c'est encore chez lui que Coquilhat viendra faire ses adieux à son petit cercle d'amis avant de s'embarquer pour l'Afrique, d'où il ne devait plus revenir.

Dure période aussi durant laquelle, entouré d'un petit État-Major de partisans, Léopold II lutte avec obstination contre vents et marées pour le succès de son entreprise. Le Roi passe par des alternatives de crainte et d'espérance. La fortune royale se trouve un moment engagée, non sans risques, dans la conquête et l'organisation des possessions que l'une ou l'autre des grandes puissances européennes peut disputer à la Belgique.

Gérard Harry s'était fait le champion de l'œuvre coloniale belge. Il avait compris le parti qu'un petit pays comme le nôtre, qui venait de s'organiser pour la grande production industrielle, pourrait tirer de débouchés dans des régions neuves, dont tout l'équipement économique était à faire et dont les richesses naturelles paraissaient immenses. Mais son apostolat colonial était loin de rencontrer chez nous un accueil unanimement favorable. Il se heurtait aux traditions de bien-être dans la sécurité qu'avait confirmées encore notre neutralité dans la guerre franco-allemande. On craignait que l'entreprise dans laquelle le Roi s'était engagé à fond ne fût grosse de périls financiers. On parlait de la possibilité de complications internationales. On dressait l'épouvantail d'une mauvaise querelle anglo-belge. On discutait dans quelle mesure le Roi pouvait ainsi prendre une initiative dangereuse, que l'on commençait à qualifier d'abus de pouvoir personnel.

Harry reste sourd à tous ces arguments pusillanimes. Il continue sa vaillante campagne pour le Congo. Et voici qu'éclate la guerre anglo-boer, qui renforce encore la thèse des petits Belges. « C'est folie, disent-ils, de croire que » l'Angleterre nous permettra d'avoir une énorme » colonie en Afrique centrale. Voyez avec quelle » désinvolture elle fait fi de l'indépendance du » Transvaal et de l'État libre d'Orange ». L'opinion publique cependant est toute en faveur des Boers et à la tête de ses rédacteurs, Gérard Harry se lance dans la mêlée, défendant avec le même enthousiasme généreux la cause des petites républiques sud-africaines et celle de la colonisation belge. Il y mit même tant d'ardeur que le roi Léopold II, craignant une réaction trop violente de la part de la Presse anglaise, déjà fort peu disposée à la bienveillance à l'égard de l'État Indépendant du Congo, chargea son avocat Sam Wiener d'engager Harry à observer plus de mesure. Et le directeur du « Petit Bleu » de répondre avec humour : « Je pourrais peut-être attaquer le Roi en l'accusant » d'être trop anglophile. Cela donnerait le change » à la Presse britannique... ».

« Le Petit Bleu », cependant, n'avait tiré de sa campagne en faveur des Boers qu'une plus large popularité. Par contre, il avait perdu une grande partie de ses recettes : toute la publicité anglaise

supprimée d'office. Harry engage ses ressources personnelles dans son journal et c'est dans ces conditions qu'il va combattre en première ligne dans la grande bataille entre les adversaires et les défenseurs de Léopold II. En Angleterre, Morel et Casement, soutenus par ceux que l'on désignait en bloc sous le nom de « marchands de Liverpool », alimentent une campagne de diffamation à l'égard de l'État Indépendant du Congo et de ses « supporters », en n'épargnant aucun outrage au Roi. Ils trouvent des alliés en Belgique même. La politique entre en jeu. Les Léopoldiens sont victimes de méchancetés de tout genre. Gérard Harry en reçoit largement sa part, et bien qu'il en ait beaucoup souffert en silence, ce diable d'homme a une résistance morale telle que, sans répit, sa plume ferraille nuit et jour, pendant des années. Ce sera seulement quelques mois avant le vote de l'annexion du Congo par la Belgique, qu'il se décidera à renoncer à la direction du « Petit Bleu ».

Il devient alors correspondant à Bruxelles du « Figaro » et de « l'Illustration ». Il prévoit la guerre de 1914. Dans plusieurs articles, il met la Belgique en garde contre ce cataclysme, ce qui lui vaut d'être appelé « l'oiseau du Capitole » par un de nos plus distingués confrères qui, d'ailleurs, avec la sincérité qui caractérise son beau talent, rencontrant Gérard Harry, rue de la Loi, le 4 août 1914, vient à lui pour lui serrer la main et reconnaître qu'il a eu tort.

L'invasion allemande est sur le point de surprendre Gérard Harry à Bruxelles. Il s'est donné la satisfaction de composer une chanson satirique sur le Kaiser. Il quitte Bruxelles pour gagner Ostende, où il s'embarque pour l'Angleterre. Il s'installe pendant quelque temps à Ramsgate, point de mire des zeppelins, jusqu'à ce que M. Pichon, directeur du « Petit Journal », l'appelle à Paris ; de là aussi, sans relâche, il continue à servir la cause de la Belgique dans la Presse et en se dévouant avec sa femme pour nos réfugiés.

Depuis 1876, il a fourni, comme journaliste, une énorme somme de travail. Aucun grand événement contemporain ne lui a échappé. Pendant plus d'un demi-siècle, il a été témoin averti de tous les faits saillants de notre existence nationale, auxquels il a consacré des commentaires toujours intéressants. Bien plus, il n'a rien ignoré des moindres incidents de notre vie bruxelloise. Chroniqueur toujours à l'affût de la nouvelle du jour, on se demande comment il est parvenu à fournir pareil labeur, quand on sait qu'il a encore trouvé le temps d'écrire un livre sur la vie et l'œuvre de « Maurice Maeterlinck », à qui il a voué une solide affection, le « *Miracle des Hommes* », couronné par l'Académie française, un « *Léopold II* » qu'il a eu la délicatesse de ne pas publier avant la mort du grand Roi, « *Fleurs de la Saint-Martin* », « *Le Grand Bourgmestre* » et « *Les Temps nouveaux* » ; un roman : « *L'indigne Rivale* », l'« *Affaire Peltzer* » et enfin quatre volumes de « *Mémoires* » qui ont eu de l'écho dans tous les milieux intellectuels de Belgique et qui constituent pour l'avenir un document des plus précieux.

Ils sont aussi un émouvant témoignage de la puissance des sentiments qui unissaient Gérard Harry à sa chère compagne, à la mémoire de laquelle il avait voué un véritable culte.

M^{me} Gérard Harry était Belge d'ascendance française. Elle contribua, dans une large mesure, à développer chez son mari les sentiments d'attachement qu'il avait pour la Belgique. A tel point qu'en 1915, il voulut se faire naturaliser Belge et fit à cet effet des démarches auprès du comte Carton de Wiart. Mais les événements se précipitèrent et quand, après l'armistice, Gérard Harry revint à Bruxelles... il y avait eu Lophem, que notre éminent confrère ne put jamais admettre... et les choses en restèrent là.

Mais si, légalement, aucune mesure n'avait modifié la nationalité de Gérard Harry, il avait suffisamment rendu de services à notre pays pour que, dans leur cœur, ses très nombreux amis belges lui aient accordé depuis longtemps la grande naturalisation.

Principales publications de Gérard Harry. — *Maurice Maeterlinck* (1909) ; *Le Miracle des Hommes* (1913) ; *Le Revenant* (1918) ; *Léopold II*, (1920) dans « Les Grands Belges », éditions Vanderlinden, Brux., 1920 ; *Conversation avec Stanley* (1889-1890) ; *L'Affaire Peltzer* (1927) ; *Mes Mémoires* (1927-1931 : 4 vol.).

17 mars 1950.
Fred. Van der Linden.

Bull. de l'Ass. des Vétérans colon., mai 1931, p. 6. — *Trib. cong.*, 30 avril 1931, p. 2 (manifestation) ; 30 juillet 1931, p. 2 ; 30 novembre 1931, p. 3. — Pierre Daye, *Léopold II* (Paris, 1934), pp. 370, 374, 404, 432, 456, 545.

“LE PETIT BLEU” DE GERARD HARRY (1894-1908)

par

Eric MEUWISSEN

Licencié en Histoire et Journalisme

Avec “Le Petit Bleu”, on se replonge dans un monde vieux de nonante ans. “La Belle Époque”, disait-on... La belle époque de la presse pourrions-nous dire.

Pour toute une série de raisons, “Le Petit Bleu” occupa une place à part dans l’histoire de la presse belge; place que nous allons cerner le temps d’un article.

Commençons par son titre.

UNE FORMULE ORIGINALE

“Le Petit Bleu du Matin”. Un titre chargé de significations. “Petit” l’intègre au monde de la petite presse, des petits journaux; “Bleu” au monde libéral; “bleu du drapeau que nous voulons contribuer à défendre dans les grandes batailles électorales qui vont s’ouvrir,” dit l’éditorial, “sous le régime du suffrage universel” (1). Un petit bleu c’est aussi une dépêche télégraphique “symbolisant la rapidité de communications et d’informations que nous nous efforcerons d’atteindre” (2). Mais ce n’est pas tout. “Du Matin” nous signale que le journal s’imprimera durant la nuit et se vendra à l’aube. Cette formule, nouvelle pour l’époque remarque “Le Matin” (Anvers), constituait un progrès réel puisqu’elle impliquait une plus grande rapidité de l’information (3). Si l’on en croit Adolphe Max (*) : “Harry

(1) *Le Petit Bleu* (P.B.), 1 mai 1894. (Cf. Editorial).

(2) *Ibidem*.

(3) Numéro spécial du 35^e anniversaire du *Matin* (1894-1929), p. 3. N.B. La dernière édition du P.B. quittait chaque matin les presses à 6 h.

(*) Max A. : (1869-1939), critique et rédacteur parlementaire du P.B., bourgmestre de Bruxelles (1909-1939).

avait imaginé le journal du matin publiant les dernières dépêches de la nuit... mais imprimé la veille à onze heures du soir" (4). Harry ? Mais le directeur-rédacteur en chef du "Petit Bleu".

"Harry Ier, empereur du "Petit Bleu".

"Toujours lui ! Lui partout ! Ou fantaisiste ou sage
Sa prose au "Petit Bleu" s'étale à chaque page !
Il verse au dit journal son souffle créateur !
Je m'épate et ma bouche est veuve de paroles
Devant ces noms divers, entourés d'auréoles
Rédacteur en chef, directeur plus administrateur ! (5)

Voilà comment G. Garnir (*) se rappelle la cheville ouvrière du "Petit Bleu" : Gérard Harry. Et il ajoute : "Harry n'était pas le directeur du journal, il était le journal lui-même." "Le Petit Bleu" était le reflet direct de sa personnalité." (6). Désiré Denuit, pour sa part, l'évoque comme "un vieux libéral sans foi, qui guerroya de la plume contre le cléricalisme et ses inspireurs tonsurés." (sic) (7). Harry fut certainement un journaliste hors pair et sans doute "une des plus belles figures de la presse belge", pour reprendre l'expression de son biographe (8).

SUCCEDANE DE "L'INDEPENDANCE"

"Le Petit Bleu" naquit sous les auspices de "L'Indépendance". Ce journal connaissait alors de sérieuses difficultés financières. Son

(4) Max A. : Cf. préface du T. II des *Mémoires* de Gérard Harry, p. 4.

(5) G. GARNIR, "Banqueteurs, banquets et banquistes", *Le P.B.* : Banquet du 12 mars 1905.

(*) Garnir G. : (1868-1939), avocat, rédacteur à la *Province de Mons*, *L'Indépendance*, *Le Petit Bleu*, *L'Étoile Belge*; cofondateur du *Journal des Étudiants* (1888) et du *Pourquoi Pas ?* (1910).

(6) G. GARNIR, *Souvenirs d'un journaliste* (Souv.), Bruxelles, Presses de l'A.S.A.R., 1969, 4^o, p. 72.

(7) D. DENUIT, *Biographie nationale* publiée par l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux arts de Belgique, T. XXXV, supplément T. VII, Bruxelles, 1970, pp. 349-366.

(8) *Ibidem*.

(*) *L'Indépendance belge* : journal bruxellois, paraît du 1er juillet 1843 à mai 1940. Successeur de *L'Indépendant*. Il est durant la seconde moitié du XIX^e siècle le seul quotidien belge de réputation internationale.

tirage baissait. Et "le chiffre de ses abonnés n'avait fait que décroître" (9). Harry, alors directeur-rédacteur en chef (*) en était fort préoccupé. Aussi pour conjurer ces difficultés, eut-il l'idée de lancer un petit journal à un sou : "Le Petit Bleu".

Selon Garnir : "Le Conseil d'administration de "L'Indépendance" accueillit avec une prudente réserve les projets d'Harry" (10). Il craignait surtout que "Le Petit Bleu" n'augmente son déficit annuel. "Mais l'enthousiasme d'Harry," ajoute Garnir, "aurait entraîné un cadavre." (11). D'autant que l'affaire allait se révéler fructueuse. Du moins si l'on en croit Alvensleben, qui notait en 1898 "que "L'Indépendance" n'était plus maintenue à flot que par son rejeton "Le Petit Bleu". (12).

En 1893 fut fondée avec Berardi (*), Van Gèle (**), Lemaire (***) et d'autres, une société en participation (13). "L'Indépendance" maîtresse de l'affaire apporta les fonds, prêta son matériel et ajouta aux titres déjà acquis de Gérard Harry celui de directeur-administrateur du "Petit Bleu" (14).

"Le Petit Bleu" élut domicile à côté des bureaux de "L'Indépendance", rue des Sables, véritable "Fleet street" bruxelloise de l'époque (15).

(9) Lettre de Alvensleben (Ministre à Bruxelles) à Hohenlohe, 26 janvier 1898, in J. WILLEQUET, *Documents pour servir à l'histoire de la presse belge 1887-1914*, Louvain, 1961, p. 40.

(*) Officiellement il ne conquist le titre de directeur-rédacteur en chef qu'à partir de 1896. En réalité Harry en exerçait les charges avec le titre de sous-directeur puisque G. Berardi, le directeur nominal était souvent retenu à Paris.

(10) G. GARNIR, *op.cit.*, p. 75.

(11) *Ibidem*, p. 76.

(12) Lettre de Alvensleben à Hohenlohe, 26 janvier 1898, in J. WILLEQUET, *Documents...*, p. 40.

(*) Berardi G. : (1849-1926), fils de Léon Berardi. En 1884 L. Berardi passa la direction de "L'Indépendance" à son fils Gaston. Correspondant parisien occasionnel du P.B. à partir de 1898.

(**) Van Gèle A. : (1848-1939), vice-gouverneur général du Congo (1887), nommé lieutenant-colonel (1899).

(***) Lemaire Ch. : (1863-1926), nombreuses missions au Congo de 1889 à 1905. Collabore à la *Revue du Congo belge* et au *Mouvement géographique* et coopère à la création de la "Société d'Etudes coloniales". Pensionné en 1907 avec le grade de capitaine-commandant de l'armée belge.

(13) Harry versa 10.000 F, Lemaire 6.000 F ... au total un capital de 50.000 F auquel "L'Indépendance" ajoutait son organisation et son matériel d'imprimerie, in P.B., 14 octobre 1908, p. 4.

(14) G. GARNIR, *op.cit.*, p. 72.

(15) *L'Etoile Belge*, *L'Indépendance*, *Het Laatste Nieuws*, *La Réforme*, *Le Peuple*, *La Gazette*, *L'Echo du Parlement* avaient leur bureau rue des Sables.

Les rapports entre “la mère” (“L’Indépendance”) et “l’enfant” (“Le Petit Bleu”) semblent avoir été orageux dès le départ. Pas étonnant ! Deux journaux différents, deux styles fondamentalement opposés et un même directeur-rédacteur en chef : Harry. D’une part “L’Indépendance”, un journal sérieux; d’autre part “Le Petit Bleu”, un journal à un sou qui adopte volontiers le ton familier et frondeur de “La Gazette” ou de “La Chronique”.

“Le Petit Bleu” apparaissait à bien des égards comme une doublure démocratisée et modernisée du vieux journal de la rue des Sables. Une sorte d’édition populaire à petit format de “L’Indépendance”. Une espèce de courroie de transmission pour répandre les idées de “l’aïeul” dans des masses plus larges.

Avec le printemps 1894 paraît le premier numéro du “Petit Bleu”. Les réactions ne se firent pas attendre. “Journal gueux”, écrit “Le Patriote” (16); “feuille de chou adaptée aux plus grossiers instincts de la masse”, réplique un observateur de la presse en poste en Belgique (17); “progéniture à un sou de “L’Indépendance” note un autre. “L’Indépendance” elle-même”, remarque Garnir, “assista sans joie à sa venue (18). Et il ajoute : “Cet enfant turbulent, familier et “à la page” faisait tort à la douairière de la rue des Sables, si regardante sur le chapitre des bons usages... Plus le gaillard poussait et plus la famille le prenait en grippe” (19).

Aussi assista-t-on à une détérioration des rapports entre “la mère et l’enfant”.

L’arrivée de nouveaux actionnaires à “L’Indépendance” précipita les choses. Selon Harry : “Berardi, unique détenteur des actions du journal, céda la propriété de “L’Indépendance” à un groupe de capitalistes franco-belges. Or ce groupe n’avait acquis le journal que pour en faire un instrument de propagande pacifiste” (20). Ne voyant pas

(16) *Le Patriote*, 2.5.1894.

(17) Lettre de Alvensleben à Hohenlohe, 20 mars 1898, in J. WILLEQUET, *op. cit.*, p. 41.

(18) G. GARNIR, *op. cit.*, p. 79.

(19) *Ibidem*, p. 79.

(20) Le 21 décembre 1897 eut lieu la dissolution de la société “Indépendance belge”. Les 100 actions de la nouvelle société se répartissent comme suit : Ernest Solvay (30), A. Lemonnier (10), E. Arnaud (10), G. Menier (1), G. Berardi (directeur) (8), G. Moch (17), Ch. Richet (8), Mme L. Philips (2), E. Leon (5), Mme E. Trant (1).

“Messieurs de Paris” : Arnaud, Menier, Moch, Richet, Leon, Trant, in Annexes du *Moniteur (A.M.)*, 1898, acte no. 98, p. 86. Selon Alvensleben : “C’est l’achat de “L’Indépendance” par E. Solvay qui aurait écarté de cette feuille une banque-route qui semblait assurée...”, in J. WILLEQUET, “La légation d’Allemagne, la presse et les milieux de presse bruxellois entre 1887 et 1914”, *R.B.P.H.*, XXXVI, 1958, p. 401. Lettre de Alvensleben à Hohenlohe, 26 janvier 1898.

la nécessité de réclamer la paix, Harry en vint à détester ces “Messieurs de Paris”. Ce fut “la guerre des pacifistes”.

Harry rompit les attaches du “Petit Bleu” et de “L’Indépendance”. Il donna sa démission. Charles Tardieu (*) prit sa relève. Et Harry avec le concours de ses amis racheta “Le Petit Bleu”. Le petit journal devint une entreprise financièrement indépendante. Une société anonyme fut constituée (21). Harry fut nommé directeur-rédacteur en chef (22).

La séparation se fit en deux temps. Une séparation de biens d’abord (janvier 1898); une séparation de corps ensuite (janvier 1899). Malgré la séparation de biens, “Le Petit Bleu” continua de s’imprimer rue des Sables, dans les locaux de “L’Indépendance” pendant toute l’année 1898.

Avec la séparation de corps, “Le Petit Bleu” alla s’installer dans un arrière-bâtiment de la rue Montagne-aux-Herbes-Potagères (23). “Quinze mètres sur dix, de quoi installer un atelier de modiste”, constate ironiquement Garnir. Il nous a d’ailleurs laissé dans ses “Souvenirs” la description suivante des ateliers du “grand... Petit Bleu” : “La salle de rédaction prenait jour sur un bout de cour où s’entassaient les poubelles de cet immeuble... tout vibrait, tout roulait, tout vrombissait... bain turc ou glacière suivant la saison... Dans un retraits, le cabinet d’Harry. Quand on y apportait un volume du gros Larousse l’air manquait... Il se morfondit tellement dans ce réduit... qu’il se réfugia dans la salle de rédaction... On se serra un peu et, comme Harry recevait beaucoup de visites, la rédaction eut désormais l’air de ces plates-formes de tramways où par des temps de pluie, vingt-quatre voyageurs s’encaquent sur un espace aménagé pour dix” (24).

(*) Tardieu Ch. Journaliste et critique musical. Rédacteur en chef de l’Indépendance belge.

(21) A.M. 1897, 4e trimestre, acte no. 4313, p. 814. Le capital de la société s’élevait à 200.000 F. Il fut réparti en 400 actions de 500 F. Harry en détenait 50 (25.000 F), Lemaire 98 (49.000 F), Robert De Rongé 150 (75.000 F). Lemaire et De Rongé étaient les maîtres de la société. Comme Lemaire avait un mandat de De Rongé, il détenait donc la majorité au Conseil d’administration. Lemaire est en réalité le maître du P.B.

(22) A.M. 1898, acte no. 4314, p. 816.

(23) Aux numéros 31 et 29 A. Cf. P.B. du 1er janvier 1898 (2 pages spéciales consacrées au déménagement).

(24) G. GARNIR, *op.cit.*, p. 75.

ACHETE PAR "LE FONDS DES REPTILES"

Dès 1900, "Le Petit Bleu" est aux prises à des difficultés financières. Quelques indices nous le révèlent. En 1902, Lemaire ne reçut que deux mille francs (au lieu des cinq mille francs initialement prévus) pour la publication de son "Journal de route du Katanga" (25). En 1903, "Le Petit Bleu" créa cinquante obligations nominatives (26). Elles seront converties par la suite en obligations au porteur.

Défendre les idées libérales et coloniales, tel fut le programme que "Le Petit Bleu" s'assigna dès 1894. Dans le numéro du 21 février 1906, on peut même lire : "La défense de l'oeuvre coloniale est une des raisons même de l'existence du "Petit Bleu" (27). Mais les caisses sont vides et la faillite guette. De plus les campagnes de presse coûtent cher. Sans parler des procès de presse que "Le Petit Bleu" perdit (28). Aussi dans l'espoir de sauver son organe, "son enfant", Harry va accepter un "subside" du bureau de la presse de l'Etat Indépendant du Congo, surnommé "le fonds des reptiles". Corruption ?!

Dès septembre 1904, "Le Petit Bleu" touche dix-huit mensualités de cinq cents francs, soit neuf mille francs. La preuve en a été faite (29). Les accusations de Vandervelde et de "l'ex-commandant Lemaire" firent grand bruit à l'époque. D'ailleurs "Le Petit Bleu" ne le nie pas. Il l'avouera lui-même en février 1906 (30).

Le commandant Lemaire, qui par l'intermédiaire de son ami De Rongé (*) était le maître de la société, n'avait pas été mis au

(25) Lemaire ne les touche pas en espèces, mais sous forme d'obligations; Harry lui ayant fait comprendre que le budget du journal ne permettait pas de payer une somme aussi importante. Cf. P.B., 14.10.1908, p. 3.

(26) A.M. 1907, acte no. 4738, p. 730.

(27) P.B., 21.2.1906, p. 2.

(28) En 1903, le P.B. eut à soutenir un procès devant le tribunal civil d'Anvers contre la firme Lamport et Holt. On lui réclama 500.000 F de dommages-intérêts. Le journal fut condamné à des insertions fort coûteuses.

(29) Cf. Les révélations de Vandervelde à la Chambre des représentants (*Annales parlementaires-Chambre* (A.P.Ch.), 20 février 1906, p. 724) et de Lemaire dans *La Dernière Heure* (D.H.), 19.9.1907.

(30) P.B., 21.2.1906, p. 2.

(*) De Rongé Robert : (1875-1929), né à Bruxelles, mort à Ixelles. Petit-fils d'un conseiller à la Cour de cassation et fils d'un avocat général à la Cour d'appel de Bruxelles. Profession : rentier-propriétaire. In *Recensement de 1866*, registre V, f^o 150; de 1876, volume W, f^o 359; de 1890, volume X, f^o 1047, *ARCHIVES DE LA VILLE DE BRUXELLES*.

courant de cette "funeste tractation". Il ne l'apprit qu'en 1906, au retour d'une de ses missions en Afrique. Indigné, il s'en va demander des explications à Harry. Voici sa version des faits : "... Je lui demandai si je devais croire ceux qui affirmaient que son journal émergeait à l'Etat Indépendant du Congo... "Etes-vous donc payés ?". A quoi le directeur répondit : "Je voulais depuis longtemps vous avertir... que nous touchions une mensualité de l'Etat du Congo..." "Je n'eus pas de reproches assez durs... je sortis écoeuré..." (31). Nous sommes au début d'une crise très douloureuse tant pour Lemaire que pour Harry.

Il est bien évident qu'après l'incident des neuf mille francs, la vie commune entre le groupe Lemaire (majoritaire) et le groupe Harry devenait impossible. Il fallait que "Le Petit Bleu" appartienne à l'un ou à l'autre groupe. Commence alors la négociation pour le rachat des actions. Au terme de "pénibles péripéties", Lemaire et De Rongé finirent par abandonner leurs actions et quitter le Conseil d'administration du "Petit Bleu". Aussi une nouvelle redistribution des actions s'opéra (32). L'incident est clos. Nous sommes en février 1906.

Mais pour Harry, c'est déjà le début de la fin. Ironie du destin; après avoir mené une croisade extrêmement virulente contre "la peste nationale de la roulette et du trente-et-quarante" (33), un puissant directeur de tripot répondant au nom de Marquet (*) s'empara du "Petit Bleu". (sic) Il s'agissait selon Kracker (**) "d'un ancien garçon de café qui avait débuté en organisant les enfers du jeu à Namur et à Dinant... Plus tard il persévéra comme directeur du Kursaal d'Ostende." (34).

Les changements qui se produisirent au "Petit Bleu" n'échappèrent pas au représentant du Reich. Citons Wallwitz (***) : "Le Pe-

(31) D.H., 17.7.1907, p. 1. Mémoires du cdt Lemaire : "18 années de carrière coloniale; victime du bureau de la presse", p. 1.

(32) A.M. 1907, acte no. 4738, p. 730. Les actions se répartissent comme suit : Van Gèle (80), Harry (94), Vierset (80), Polak (2). Ils possédaient à eux quatre plus de la moitié du capital social.

(33) P.B., 2.2.1898, p. 1.

(*) Marquet : self-made man et homme d'affaires. Il fut également après la mort de Madou (1928) propriétaire de "L'Etoile Belge" (1866-1947) et député d'Ostende.

(**) Kracker : chargé d'affaires à Bruxelles.

(34) J. WILLEQUET, *Documents...*, *op.cit.*, p. 63.

(***) Walwitz Nicolas (Comte de) : (1852-1941), ministre à Luxembourg, Téhéran, Hambourg, Stockholm et enfin Bruxelles.

tit Bleu" avait des recettes trop faibles pour compenser les dépenses. La société a été réorganisée. Marquet serait l'actionnaire principal... Harry... s'est retiré." (35).

HARRY CLAQUE LA PORTE

"Je démissionnai, plutôt que d'y immoler une de mes convictions aux calculs de certains actionnaires nouveaux et tout puissants." (36). Ainsi s'exprime Harry dans ses *Mémoires*. Et il ajoute : "Mon parti est pris, vous (Marquet) entrez chez moi par une porte, j'en sors par l'autre !" (37).

Harry parti, c'est "l'alter ego du patron" Auguste Vierset (*) qui prit sa place comme rédacteur en chef. Quant à Marquet, "il utilisa "Le Petit Bleu" dans l'intérêt de ses affaires. Il commença par écarter tous les anciens rédacteurs et les remplaça par des hommes à lui." (38). Selon Kracker : "Le journal devra de grosses sommes, ce qui ne l'empêchera pas de perdre toute importance et toute considération au sein du public." (39). A la veille de la guerre, Below Saleske écrit à son sujet : "Il présente l'inconvénient de n'être plus pris au sérieux par personne." (40). "Le Petit Bleu" de Gérard Harry était bien mort. Pendant la guerre, il interrompit sa publication. Après une résurrection éphémère au lendemain de la guerre, il finit par s'éteindre dans l'indifférence générale (41). Ah, le pittoresque journal que c'était !

(35) Kracker à Bethmann-Hollweg, 28 mars 1910 in J. WILLEQUET, *Documents...*, *op.cit.*, p. 64.

(36) G. HARRY, *Mes Mémoires*, Bruxelles, 1927-1930, Office de Publicité, T. I, p. 64.

(37) G. HARRY, *op.cit.*, T. I, p. 151.

(*) Vierset A. : journaliste, poète, essayiste, romancier et dramaturge. En 1910, il devint chef de cabinet du bourgmestre A. Max.

(38) Lettre de Kracker à Bethmann-Hollweg, 28 mars 1910, in J. WILLEQUET, *Documents...*, *op.cit.*, p. 64.

(39) *Ibidem*.

(40) Below Saleske à Bethmann-Hollweg, 17 février 1914, in J. WILLEQUET, *Documents...*, p. 71.

(41) Selon Seyl : Après la guerre, le P.B. devint successivement *La Presse*, puis *Demain*, pour se muer finalement en *Midi*, journal d'information qui fit une large part aux nouvelles sportives (hippisme), in SEYL, *La presse belge depuis cent ans*, Psyché, Bruxelles, 1930, p. 138.

I. Le premier quotidien illustré

Pittoresque il le fut assurément; et pour preuve, il fut un journal illustré, le tout premier journal illustré !

“Faire un dessin, le graver, l'imprimer en quelques heures de temps cela paraissait de la folie”, notent “les trois moustiquaires” (*) du “Pourquoi Pas ?” (42). Et d'ajouter : “Donner chaque jour l'image matérielle de l'événement apparaissait à bien des égards “une utopie”. Aussi l'idée de Harry fut-elle accueillie avec scepticisme” (43).

Auparavant, il existait des journaux illustrés (44). Mais c'étaient des mensuels et des hebdomadaires. Avec “Le Petit Bleu” l'illustration devint quotidienne ! Et ce grâce à l'amélioration des techniques. Au lent procédé de la gravure sur bois se substitua une nouvelle méthode connue sous le nom de zincographie. “Le Petit Bleu” l'adopta aussitôt.

On connaît le succès : une contagion. “La Réforme” suivit cet exemple très vite (45); “La Belgique”, succédané du “Journal de Bruxelles” parut également illustrée en 1895 sous le titre de “Petit Belge”, nom choisi de toute évidence pour jeter la confusion chez l'acheteur (46).

Chaque jour “Le Petit Bleu” s'illustrait d'une multitude de petites vignettes. Il s'agissait de petits dessins d'actualité exécutés sur le vif. (Incendies... accidents de bicyclettes...). “Le Petit Bleu” se distinguait de tout ce qui avait été entrepris auparavant en cette matière par l'abondance et la variété de ses illustrations. On y réussit l'exploit de synchroniser le texte et l'image. Car, comme le remarque Harry : “Si pour une raison ou une autre, l'image ne se trouvait pas prête pour le numéro du jour, elle était tenue pour périmée et sacrifiée impitoyablement” (47). C'en était fini du décalage entre l'illustration et le texte. Cette synchronisation, c'est Harry le premier qui la réalisa au “Petit Bleu”.

(*) Il s'agit des trois fondateurs du Pourquoi Pas ? : L. Dumont-Wilden, G. Garnir et L. Souguenet.

(42) *Pourquoi Pas ? (PP)*, no. 478, 28.09.1923.

(43) *Ibidem*.

(44) Cf. *Le journal illustré belge (1868)*, *L'illustration Européenne (1870)*, *Petite Revue Belge illustrée (1874)*, *L'Europe illustré (1873)*, *Le Patriote illustré (1890)* in G. THOVERON, *150 ans à la Une*, catalogue du Crédit Communal, p. 52.

(45) PERQUY & J. LAURENT, *La typographie à Bruxelles au début du XXe siècle*, Bruxelles 1904, p. 187.

(46) *Ibidem*, p. 187.

(47) G. HARRY, *Mémoires...*, I, p. 96.

En l'espace de la première année "Le Petit Bleu" publia selon ses dires jusqu'à sept mille illustrations dont deux mille portraits (48). Il s'agissait surtout de vues, de paysages, de monuments, de croquis représentant des scènes de comédies ou d'opéras, de tableaux d'expositions, sans oublier les événements tragiques et comiques de chaque jour.

"C'est avec un outillage de fortune, servi par un personnel de fortune qu'Harry entreprit de faire son journal illustré," note Garnir (49). Comme le remarquent "les trois moustiquaires" : "Il ne s'agissait pas de dessiner comme Puvis de Chavannes ou Degas, mais de saisir la vie au jour le jour, dans des croquis pittoresques et joyeusement enlevés" (50). Pour ce faire, Harry engagea un "gavroche de Bruxelles" qui avait été à l'Académie : Gustave Flasschoen (*). On dénicha un autre "ketje bruxellois" qui s'improvisa graveur et le service de l'illustration fut fondé.

Il se compléta par la suite par l'adjonction d'une pléiade d'artistes parmi lesquels Henri Meunier, Léon Dardenne, Victor Mignot, Gustave Den Duyts, Théo Hannon, Amédée Lynen, Detilleux Servais, Maurice Romberg, Eugène Broerman, Hendrick... Enfin Cigarius, un invraisemblable photographe dont on ne connaissait que le surnom... Ah ! la joyeuse cour des miracles.

"Ces illustrations restent des infamies"

Mais si d'aucuns louaient l'innovation à grands renforts de superlatifs, il faut bien reconnaître qu'elle ne faisait pas l'unanimité. "Bonne intention, louable et amusante tendance", note la célèbre revue "Art Moderne". Et elle ajoute : "Mais dans la réalisation quelle horreur ! Ces illustrations restent des infamies ! Jamais on a vu autant de visages déformés par un dessin lugubre... Toutes nos jolies femmes deviennent des monstres, d'infectes marcheuses atteintes d'eczémas incurables..." (51).

Et s'en prenant aux artistes, la Revue écrit : "Que leurs crayons

(48) P.B., 1.05.1895.

(49) G. GARNIR, *op.cit.*, p. 78.

(50) PP : No 478, 28.09.1923.

(*) Flasschoen G : (1868-1940) Dessinateur et peintre. Il fit ses débuts au *Petit Bleu*, il a collaboré au *Petit Bleu* de Paris ; à *L'Illustration*, au *Journal*.

(51) *L'Art Moderne*, XVI, 5.1.1896, no. 1. Comité de rédaction : O. Maus, Ed. Picard, E. Verhaeren.

sont injectés dans des dissolutions de squames tombés varioleux, de rougeolâtres et de scarlatinaires” (sic) (52).

Perquy, observateur avisé de la presse bruxelloise au XIXe siècle, note pour sa part : “L’innovation était heureuse, elle avait de l’avenir, encore fallait-il que le journal soit intéressant et qu’il publie à point de bons croquis !” (53).

Aujourd’hui Flasschoen et ses amis seraient régulièrement battus par le photographe. Comme le souligne Garnir : “Le bac à acide du “Petit Bleu” s’appelle laboratoire et sa plaque de zinc belinogramme.. Si Harry avait été orgueilleux pour lui-même quelle plume il eût été en droit de mettre à son chapeau de précurseur” (54).

La disparition du “Petit Bleu” coïncida d’ailleurs à peu près avec une transformation complète de l’illustration des journaux. Grâce aux progrès techniques réalisés dans l’imprimerie, le croquis fut remplacé par la photographie. “Les artistes le regrettèrent, une partie du public aussi,” notent “les trois moustiquaires”. “Vains regrets... le triomphe de la photo c’était le progrès” ! (55).

II. De l’artisanat à l’industrie

Harry fut parmi les premiers à introduire en Belgique des machines à composer. A le lire, il jure être le premier (56). C’est faux, absolument faux ! Harry s’attribue dans ses *Mémoires* la primeur d’une innovation que d’autres ont eue avant lui ! En effet, vérification faite, la machine à composer (linotype) fut introduite pour la première fois en Belgique à l’Exposition universelle d’Anvers en 1894 ! (57).

L’introduction des machines à composer constituait à notre échelle nationale une petite révolution. Jusqu’à la fin du XIXe siècle, la composition manuelle était toujours en vigueur dans nos ateliers. Depuis Gutenberg, la méthode n’avait pas évolué !

Deux types de machines à composer se concurrençaient : la monoline et la linotype. Toutes deux offraient sur le traditionnel travail manuel plusieurs avantages : rapidité, économie, emplacement restreint, suppression de la “colique du plomb” ...

(52) *Ibidem.*

(53) PERQUY, *op.cit.*, p. 187.

(54) GARNIR, *op.cit.*, p. 78.

(55) PP, no. 478, 28.9.1923.

(56) HARRY, *Mémoires...*, III, p. 129 et p. 296.

(57) *Le Matin*, numéro spécial, *op.cit.*

Implantées aux Etats-Unis et dans quelques pays européens (Angleterre, Allemagne...), on les connaissait en France et en Belgique, mais personne n'osait les adopter en raison de l'opposition redoutable des ouvriers.

"La Meuse" (58) et "Le Matin" (Anvers) furent les premiers journaux à introduire des linotypes dans leur atelier en 1898 (59). Un an plus tard, ce fut le tour du "Petit Bleu".

"Les machines de la faim"

Pour y arriver, Harry dut ruser. Les syndicats typographiques étaient aux abois (60). Toute tentative d'adopter les machines à composer se soldaient par des grèves. Ainsi au "Matin", l'introduction des linotypes déclencha des arrêts de travail. Les typographes les considéraient comme les "machines de la faim". De Cauwer (le directeur du "Matin") se fit même dresser un lit de camp dans l'atelier, histoire d'enrayer d'éventuels sabotages. L'histoire de l'ouvrier qui brise son métier allait-elle recommencer ?

Harry pour sa part ne se laissa pas impressionner. Pour triompher des résistances, il eut recours à "une ruse un peu perfide" pour reprendre ses propres termes.

Profitant de "L'Exposition universelle" de 1897, véritable vitrine des technologies de pointe de l'époque, il y introduisit les premières monolines en Belgique. Au Cinquantenaire, il avait loué un compartiment dans la salle des machines où se confectionnait sous les yeux du public "Le Petit Bleu de l'Exposition" (61).

Là, les curieux pouvaient observer toutes les phases de la production d'un journal quotidien illustré. Citons Garnir : "On y vit

(58) D. LAMBRETTE, *Le journal "La Meuse" (1865-1955)*, Louvain, 1969, p. 35.

(59) Camille De Cauwer acheta en 1898 quatre linotypes. Cf. *Le Matin*, *op. cit.*, numéro spécial, p. 2.

(60) D'autant plus qu'en mars 1897, l'association des typographes avait nommé une commission spéciale pour étudier la machine à composer dont on devait prévoir l'introduction ... in CONRARDY, *Histoire de la fédération locale*, Bruxelles, 1921, p. 13.

(61) Les frères Chainaye de la *Réforme* firent de même. Ils introduisirent à L'Exposition de 1897 la linotype. Ils ne profitèrent pas comme Harry de cette occasion pour l'introduire dans leur atelier, in J.L. DE PAEPE, *La Réforme, Organe de la démocratie libérale (1884-1907)* (CHIC, cahier no. 64, Louvain, 1972, p. 38.)

les rédacteurs faire leur copie... les opérateurs composer leur texte à la machine, les clicheurs y cliquer les formes et la presse les imprimer... tandis que le personnel qui n'était pas requis au Cinquante-naire fabriquait rue des Sables l'édition courante" (62).

"Le Petit Bleu de l'Exposition" eut beaucoup de succès. Véritable "moniteur de la World's Fair", il relatait avec moult détails la vie de ce "palais du travail".

En réalité, Harry y testait les machines qu'il souhaitait substituer au travail manuel dans les ateliers du "Petit Bleu" (63). Et puis surtout il y initiait une partie de son personnel au maniement des monolines. Cette politique "sournoise" comme il l'écrivit fut le signal d'un projet de grève des "typos" du "Petit Bleu".

Qu'à cela ne tienne ! Harry s'en passerait. Il laissa entendre qu'il pourrait très bien faire paraître le journal sans leur collaboration. Les lazzi et les moqueries furent la seule réponse des "typos".

Harry passa alors aux actes. Faisant table rase des méthodes de Gutenberg, il réussit à publier sans l'aide d'un seul typo un supplément du "Petit Bleu". Pour ce faire, il reproduisit les manuscrits, préalablement dactylographiés, par photogravure. L'opération réussit. Le 30 octobre 1898 parut pour la première fois la première feuille de journal sans typographe !

Si l'on en croit Harry, ils furent "matés" et cessèrent de s'opposer à l'installation d'un outillage mécanique (64). Mais il faut aussi dire qu'Harry "avait promis... que le personnel ne serait réduit qu'à mesure des décès et des démissions" (65).

Ainsi, dès 1899 Harry acquit cinq monolines. Mais bien que moins coûteuses que les linotypes, elles étaient moins avantageuses. Selon Perquy : "La monoline ne semble pas avoir connu une carrière foudroyante. Deux journaux après s'en être servi auraient repris la composition à la main. Tandis qu'un autre aurait remplacé ses deux monolines par deux linotypes" (66). De sorte qu'en 1904, il ne res-

(62) G. GARNIER, *op.cit.*, p. 78.

(63) En fait, il avait déclaré à l'association des typographes qu'il n'avait pas acheté de machines et qu'il n'avait pas l'intention de le faire. La compagnie mettait juste deux machines à sa disposition... Les déclarations qu'il fit furent jugées satisfaisantes note Conrardy dans son *Histoire...*, *op.cit.*, p. 105.

(64) G. HARRY, *Mémoires*, II, p. 300.

(65) CONRARDY, *op.cit.*, p. 105.

(66) PERQUY, *op.cit.*, p. 13. A *L'Etoile belge* on a supprimé les monolines et au *XXe siècle* on les a remplacées par des linotypes.

tait plus à Bruxelles qu'un seul et unique journal à s'en servir : "Le Petit Bleu" ! (67). Garnir a résumé dans ses "Souvenirs" les griefs à son égard : "Les monolines avaient les inconvénients de toutes les inventions nouvelles... Elles n'étaient pas au point; l'opérateur était trop souvent en difficulté avec elles... obligé de les raccomoder avec des ficelles et des porte-plume" (68).

En cette fin du XIXe siècle, les machines à composer remplacèrent donc à Bruxelles la composition à la main. En 1904, elles fonctionnaient déjà dans treize ateliers d'imprimerie (69). La route était désormais ouverte vers le clichage, la rotative... tout ce qui fait d'un journal moderne une véritable usine. Les pionniers en furent "La Meuse", "Le Petit Bleu" ... "La Réforme", "L'Opinion" (Anvers)...

On était passé en cette fin de siècle de l'artisanat à l'industrie.

III. Un incunable de la couleur

Toujours à l'affût d'innovations, "Le Petit Bleu" s'essaya à la couleur. Par deux fois, des images très colorées vont fleurir à "la une" du petit journal bleu. En septembre 1896 parut "une édition spéciale franco-russe" où l'on pouvait admirer un double drapeau sur écusson coloré sous lequel apparaissait le portrait de l'empereur et de l'impératrice (70). En 1902, en pleine guerre des Boers, "Le Petit Bleu" récidiva en publiant "un numéro spécial extraordinaire" pavoisé aux couleurs du Transvaal et de l'Orange (71).

Ici encore, "Le Petit Bleu" se manifesta par son souci de l'innovation. Il se voulait à l'avant-garde du progrès. Mais le procédé était plutôt archaïque. Le collage manuel (sic) d'images colorées n'eut pas d'avenir. Et pour cause ! N'empêche. La photographie en couleurs l'enterra. Aujourd'hui, il n'intéresse plus que les historiens de la presse.

IV. "Une feuille de chou" ?

Mais "Le Petit Bleu" ne se signala pas uniquement par ses innovations matérielles (illustrations, machines à composer). Il fut aussi un journal plein de dynamisme, d'entrain et de bonne humeur.

(67) PERQUY, *op.cit.*, p. 13.

(68) G. GARNIR, *op.cit.* p. 79.

(69) PERQUY, *op.cit.*, p. 21.

(70) P.B., septembre 1896.

(71) P.B., 21.9.1902.

Alvensleben se trompe complètement lorsqu'il écrit en 1898 : "Le Petit Bleu" est une feuille de chou... adaptée aux plus grossiers instincts de la masse" (72).

Certes comme l'écrit le professeur Thoveron : "Les petits journaux sont bientôt compris comme des journaux pour les petites gens" (73). Analyse faite, "Le Petit Bleu" est une exception !

Bien que la couleur du journal ne soit pas celle "de l'humeur maussade, des cieux tristes et du mauvais temps" (74), "Le Petit Bleu" ne fit jamais de concession au genre populaire. Les scandales princiers et les scandales tout court qui réjouissent tant "la multitude des médiocres... les concierges... les M'sier et M'dame Piple't... les vieilles filles laides n'eurent jamais bonne presse au "Petit Bleu". Ni l'âpre saveur du scandale, ni la truffe pornographique, ni la médisance, ni le dénigrement systématique, ni rien de ce dont le petit peuple raffole ne trouvèrent jamais écho au "Petit Bleu". Bien au contraire ! Le petit journal avait un véritable penchant "culturel", hérité sans doute de "L'Indépendance", "le seul journal littéraire de l'époque" (75). Sans être une gazette d'art "Le Petit Bleu" s'en fit toujours l'apôtre, tandis que les autres journaux, pour reprendre l'expression de Garnir "se consacraient plutôt à la querelle clérico-libérale" (76).

"Le Gotha de l'intellectualité belge"

Il faut dire que "Le Petit Bleu" était servi par une équipe de qualité. Des noms évocateurs comme ceux de Marguerite Van De Wiele, Eugène Baie, Louis Dumont Wilden, Léon Wilmotte... attestent de la qualité des chroniques. Beaucoup sont journalistes-écrivains (77). C'est assez dire s'ils sont animés par le souci de l'écriture

(72) Alvensleben à Hohenlohe : 20.3.1898 in J. WILLEQUET, *Documents...*, p. 41. Le professeur Willequet nous met d'ailleurs en garde "Bien entendu le ministre peut se tromper; il a ses sources bonnes ou mauvaises, des données exactes voisinent avec des on-dits, des racontars de salon..." in "La légation", *op.cit.*, p. 389.

(73) G. THOVERON, *150 ans... op.cit.*, p. 37.

(74) PB : 1.5.1894, cf. Editorial.

(75) G. RENCY, "La critique littéraire en Belgique", *Notre Pays*, II, p. 29.

(76) G. GARNIR, *op.cit.*, p. 24.

(77) à preuve, L. Bertelson en recense un grand nombre dans son *Dictionnaire des journalistes-écrivains de Belgique* Section Bruxelloise de l'association générale de la presse belge.

professionnelle. Il suffit pour s'en convaincre de lire les articles de A. Vierset, A. Bogaert-Vaché, F. Fonson, C. Huysmans, A. Max, G. Laggye...

On le voit, au "Petit Bleu" Gérard Harry avait réuni une solide équipe; et puis surtout, il y avait "l'âme comique" du journal : G. Garnir. Il touchait à tout au "Petit Bleu". Voilà sans doute la raison pour laquelle il fut promu "bouche-trou-en-chef". Notons encore le docteur Delattre, "un vulgarisateur de premier ordre" (78), qui prodiguait à longueur de page des conseils à tous les "constipés" du "Petit Bleu". Enfin, le "véloce" J. Hansez, qui célébrait en termes dithyrambiques l'aventure cycliste qui tenait alors de l'épopée et du western. Bref, une équipe "dévouée jusqu'à la gauche", comme l'écrit Garnir (79). Citons Harry : "On n'avait jamais vu pareille constellation de talents... j'avais réuni autour de moi une sorte de Gotha de l'intellectualité belge" (80).

A la recherche d'un ton nouveau

Ce qui fit du "Petit Bleu" un journal "hors pair", c'est son ton. D'aspect populaire (le format, les illustrations), il traitait de "sujets sérieux" sans jamais se prendre au sérieux. "Le Petit Bleu" c'était avant tout un ton; un son de cloche nouveau, un esprit badin, léger et gouailleur. Il suffit de lire la rubrique "Un Bruxellois par jour" pour s'en convaincre.

Il s'agissait de petites biographies amusantes. Le tout Bruxelles de l'époque y passa. C'était un véritable défilé de Bruxellois, voire de Bruxelloises en tout rang, âge et couleur : avocats, journalistes, artistes, médecins, généraux, libéraux, cléricaux, sportifs, gens de la finance, du turf, de la rue... et même des "calotins". La rubrique était surmontée d'un portrait humoristique rapidement esquissé par des crayons malicieux. Inutile d'écrire qu'elle fit la renommée du petit journal bleu; si pas sa gloire. D'autres rubriques valaient leur pesant d'humour. Ainsi celle tenue par Curtio, alias Garnir, intitulée : "Propos fantaisistes". Originalité suprême, elle était écrite en vers ! Quand Garnir était absent, on la confiait à un autre comique du genre : Bazoeff. (Léopold Pels). Il fut surnommé par la rédaction "le Shakespeare des Marolles". Pourquoi ? Pour la simple raison qu'il rédigeait ses billets non pas en vers, mais en bruxellois ! Quand il

(78) A. VIERSET, *L. Delattre, Lettres et Arts belges, série littéraire*, no. 16, Bruxelles, 1911, p. 74.

(79) G. GARNIR, *op.cit.*, p. 79.

(80) HARRY, *Mémoires*, II, p. 154 et 155.

son opinion
etc., ne com-

lerne soit im-
e où l'antisé-
l'homme, où
réduits par

sioniste soit
sraélites; les
mot, par un
l'opinion pu-

crain pas la
licité le plus

ecteur, pour
te votre res-

MARCUS.

r nos sym-
patiemment
lundi de la
les entières
netjes de la
es de la rue
larges ri-

ns nos quar-
an, on sou-
it rouge ou

s, que le dé-
peut voir sur
étrange. De
e longue file
daus démo-
Les hommes

Et ce sont,
is, des rires,
nes, quelques
es charrettes
en entendu,
Aussi l'entrée

UN BRUXELLOIS PAR JOUR

PAPA LOUIS



C'est sous ce nom familier que tout Gand connaît Louis Hubner, populaire vendeur du *Petit Bleu*, qu'il présente au public d'une voix de basse-taille puissante.

mestre de
avaient pri

Après qu
M. Mottin
du parti lib
appui mora
celui-ci est
gramme. L
Liège et d
entre radic
tement dé

M. Buls
déclaré qu
les nuance
refuser l'in
sité de la
putte a d
Ne le croy
seul parti
Les libéra
dimanche,
socialiste,
d'établir l
la guerre
par le resp
liberté de
sociale.

Le part
seignemen
tion grad

Le disc
applaudi
meeting.

M. Céle
qu'en cas
les sociali
didat libé

M. Ferc
l'avenir d
Il accepte
défend de
reuses qu
pagne de

L'après-
vénéral
a eu lieu
M. Fine

raisonnait sur le catéchisme, cela donnait : “Ca faie comme ça que vous saie si bien comme moi quoisque ça y est le catéchisme. Et je suis sûr que tu vous en rappelle, que quansqu’on demandiont : combien c’qui n’en a des dieux ? on devoit répondre trois, menhier de pasteur, mo ce trois ça faie qu’un et qu’un ça faie trois, ainsi soit-il” (81). On le voit, Bazoeuf et Garnir mettaient de la gaieté dans un journal dont le moindre souci était la bonne humeur.

Toujours à la recherche de nouveautés, “Le Petit Bleu” publia aussi des “romans-devinettes”. Le public était invité à dire après le quinzième feuilleton ce que deviendraient le notaire Falepin et le chien Tourtanplume, qui était l’assassin de la petite Crocanbol et qui hériterait de la métairie du père Jérôme... C’est ce qu’Harry appelait “les grands romans à problèmes avec primes” (82). L’importance des primes variait avec la vitesse et la précision des réponses. Mais une fois de plus, ces “romans-devinettes” n’eurent pas d’avenir, ni au “Petit Bleu”, ni ailleurs.

Enfin, pour en finir avec les rubriques originales, Harry avait inventé “Les mots de terroir”, lesquels selon Garnir “cueillaient les fleurs de leurs bouquets champêtres à Ternath, aussi bien que sur l’Herneton, sur la Trouille aussi bien qu’à Poperinghe...” (83). Il s’agissait d’une série de proverbes, de dictons où l’esprit populaire flamand alternait avec celui du pays wallon.

Mais malheureusement, toutes ces rubriques folichonnes vont disparaître avec le temps. Jusqu’en 1898, le ton reste à la fantaisie; les illustrations sont abondantes. Puis, avec l’autonomie (1898) le journal commence à se prendre au sérieux. Son ton se fait plus grave. L’explication est simple : en 1894 “Le Petit Bleu” est une doublure, “une progéniture à un sou” de “L’Indépendance”. En 1898, il vole de ses propres ailes. Le côté pittoresque s’estompe devant un côté plus professionnel. Il faut informer, et pour cela il faut de la place. Les illustrations se raréfient. Le journal perd sa singularité.

Nous avons calculé les différentes surfaces occupées par le texte, les illustrations et la publicité au travers de trois échantillons-types. En trois phrases, l’évolution 1894-1908 est la suivante :

- l’illustration régresse de 20% de la surface totale à 2%,
- l’espace rédactionnel augmente considérablement : de 57 à 81%,

(81) PB : 9.1.1903.

(82) PB : avril 1896. Feuilleton : Le testament de Job par G. Aragon (inédit) écrit spécialement pour les lecteurs du PB et illustré par Flasschoen.

(83) G. GARNIR, *op.cit.*, p. 79.

— le volume publicitaire diminue de 24 à 16%.

Toujours est-il que c'est un genre neuf que "Le Petit Bleu" a développé. Fini l'article de fond prolix et massif. "Ce que le public cherche dans la presse", remarque P.E. Janson, "ce ne sont plus des thèses patiemment mûries, ce sont des faits nets, pittoresques, saisissants... exagérés au besoin; c'est ainsi que le journaliste parvient à remuer l'opinion..." (84).

Et remuer l'opinion, les rédacteur du "Petit Bleu" ne s'en sont pas privés ! Jugez plutôt !

V. Les campagnes de presse

Au "Petit Bleu", Harry se battit pour un grand nombre de causes : pour l'oeuvre du Congo, contre les Anglais, souvent contre les Belges, pour Dreyfus, pour l'indépendance des Boers, pour l'aventure polaire de de Gerlache, pour la littérature belge, contre la roulette et le trente-et-quarante, pour le libéralisme et contre son contraire, et pour bien d'autres choses encore.

"Le Petit Bleu" se voulait un journal d'action, bien plus qu'un moulin à paroles ! En 1902, P.E. Janson remarquait : "Le Petit Bleu" s'est fait une place à part dans la presse politique en menant des campagnes de plume remarquées et efficaces" (85). La plus remarquée de toutes fut assurément celle qu'il mena en faveur des Boers.

Organe de la légation du Transvaal ?

"Le Petit Bleu" a été de tous les journaux belges le plus acharné à défendre la cause des Boers", notait en 1902 Phipps, le ministre plénipotentiaire de Grande Bretagne à Bruxelles (86).

En effet, la boerophilie du "Petit Bleu" ne connut pas de limites. Harry laissait libre cours à sa verve, dans de nombreuses chroniques, pour stigmatiser les Anglais. Sous le pseudonyme de Jean de Brabant il écrivait : "Les siècles les plus barbares ont rarement donné le spectacle d'un massacre plus cruel, d'une guerre plus odieuse..." (87).

(84) PB : 20.6.1902. P.E. Janson (avocat du PB) in procès Paulus.

(85) PB : 20.6.1902; Plaidoirie P.E. Janson.

(86) ARCHIVES DU FOREIGN OFFICE (F.O.) 2/625, année 1902. Dépêche de Phipps du 11.6.1902.

(87) PB : 13.7.1899.

Ou encore : "Jamais il n'a été commis forfait plus gigantesque et plus terrible..." (88).

Devant tant d'acharnement à défendre la cause Boer, une légende ne tarda pas à représenter "Le Petit Bleu" comme l'organe de la légation du Transvaal. Mais était-ce vraiment une légende ? Il est permis d'être sceptique. D'autant que Phipps a exprimé dans une dépêche "la conviction absolue que "Le Petit Bleu" a été subventionné par le ministre du Transvaal à Bruxelles" (89).

Pour le martyr de l'Île du Diable

"L'affaire Dreyfus n'est pas la nôtre", écrit "Le Petit Bleu" dans un premier temps (90). Comment expliquer cette attitude ? Il faut en chercher la raison dans la nationalité d'Harry. Il est Français et il aime trop la France et ses institutions pour prendre la défense de Dreyfus. Pourtant il n'est pas antidreyfusard. Il semble juste gêné par cette affaire. Aussi maintient-il son organe dans l'expectative.

Le journal reste au-dessus du débat. Ni pour, ni contre. Il s'en justifie : "La question de l'innocence de Dreyfus avait cessé d'être traitée comme une question de droit de l'humanité pour dégénérer en conflit de partis... on était pour ou contre... selon qu'on était libéral ou clérical..." (91).

Mais les choses se précisent. Et Harry écrit : "Une fois gagné par la signification du suicide du colonel Henry à la cause de Dreyfus, je me jetai dans la bataille avec une ardeur qui laissait loin derrière les dreyfusards de la première heure..." (92).

Et Harry de réclamer la révision du procès de Paris. "Qu'on prononce le "requiescat"... (93). L'arrêt de la Cour de cassation qui le prononça fut accueilli avec soulagement par Harry. "Je sens les larmes m'étrangler et un bouleversement de tout mon être", écrit-il. "Beaucoup d'entre nous avons refusé de croire tout d'abord à son innocence. Nous aimions trop la France... La France revient de l'Île du Diable..." (94).

(88) PB : 17.12.1901.

(89) F.O. 2/625, 1902, no. 34. 11.1.1902. Cette précision nous a été fournie par le professeur J. Stengers. Nous l'en remercions vivement.

(90) PB : 17.1.1898.

(91) HARRY, *Mémoires*, II, p. 60.

(92) *Ibidem*, II, p. 68.

(93) PB : 3.6.1899.

(94) PB : 15.9.1899.

Puis vint "la catastrophe de Rennes" pour reprendre un titre du "Petit Bleu" (95). "Catastrophe", condamnant à nouveau Dreyfus à dix ans de réclusion. Et Harry d'écrire : "L'arrêt n'est pas une méprise... c'est un crime... Une iniquité monstrueuse... un défi à toute justice. C'est une société qui rétrograde. L'avenir est sombre" (96).

En 1906, l'arrêt de Rennes fut cassé et "Le Petit Bleu" put titrer : "La revanche de la justice" (97). Harry en profita alors pour faire le panégyrique le plus chauvin qui soit de la France : "Elle sort grandie de cette affreuse affaire... nous nous réjouissons pour la France que nous aimons et admirons encore plus qu'avant ce long cauchemar" (98).

"Le Petit Bleu" fut avec "La Réforme" parmi les plus vibrants défenseurs en Belgique de Dreyfus. Les éditions spéciales se succédaient aux éditions spéciales. "Et Dieu sait si les avatars de l'affaire Dreyfus furent l'occasion d'éditions spéciales", note Garnir. Et il ajoute : "Ces jours là, le couloir et les trottoirs de l'immeuble étaient pleins du peuple turbulent des vendeurs de journaux qui se bousculaient jusque dans la salle de rédaction criant et vociférant : c'était à qui arracherait le premier son paquet et s'enfuirait hurlant sa marchandise" (99).

Champion du Congo

"Avec Harry, le journalisme colonial est né", écrit Fred Vanderlinden (100). De l'aveu même de la rédaction : "Le Petit Bleu" fut fondé expressément pour défendre la politique coloniale" (101). Harry se vante dans ses *Mémoires* d'avoir été dans la presse le tout premier champion de l'entreprise congolaise (102).

Aussi, ce n'est pas un hasard si parmi les bailleurs de fonds du "Petit Bleu" on retrouve des noms évocateurs comme ceux du colonel Van Gèle, du commandant Lemaire et plus tard celui du tristement célèbre "Bureau de la presse" de l'Etat Indépendant du Congo (l'EIC).

(95) PB : 10.9.1899.

(96) Ibidem.

(97) P.B. 12.7.1906.

(98) Ibidem.

(99) GARNIR, *op.cit.*, p. 77.

(100) Fred VANDERLINDEN, "Gerard Harry", in *Biographie coloniale*. Institut royal colonial belge, III, p. 421, Bruxelles 1952.

(101) PB : 21.2.1906.

(102) HARRY, *Mémoires*, III, p. 155.

Dès sa création, "Le Petit Bleu" se révèle congophile et annexionniste. Il défend le programme colonial qui déjà à cette époque était fort attaqué.

"Pourtant, il faut bien dire", comme l'écrit Vierset, "qu'aux vastes projets de Léopold II, la majorité du pays était indifférente ou hostile et dans la presse rares étaient les journaux qui en prenaient la défense" (103). "Aussi", note Vanderlinden, "l'apostolat colonial d'Harry était loin de rencontrer un accueil unanimement favorable" (104).

Dans la presse, le sujet est âprement débattu. La presse libérale bruxelloise est elle-même divisée. Des six quotidiens libéraux de la capitale, deux s'opposent à l'EIC ("La Dernière Heure" et "La Gazette") et quatre le défendent ("L'Indépendance", "La Chronique", "L'Etoile Belge" et "Le Petit Bleu"). Mais comme le note le professeur Stengers : "Derrière aucun de ces journaux (les quatre précités) en ce qui concerne la politique congolaise il n'y avait l'opinion libérale" (105). Pour notre part, nous avons vu qui était derrière "Le Petit Bleu" !

Toujours est-il qu'on polémique ferme. Dès 1894 Lemaire "tartine" dans "Le Petit Bleu" sur le Congo pour répondre aux attaques de son plus irréductible adversaire J. Lorand (*) (directeur de "La Réforme").

En mars 1895 la proposition d'annexion échoue. N'importe, "Le Petit Bleu" continue sa campagne.

La question congolaise excite la presse. Surtout la presse anglaise, qui à partir de 1903 ne se prive pas de dénoncer "les cruautés de l'administration congolaise". Pour répondre à ces attaques, "Le Petit Bleu" intensifie sa campagne. Écoutons Van Gèle : "Le 20 mai 1903, je me rendis chez Harry. Je lui demandai d'accentuer encore si possible la part vigoureuse du journal dans la défense contre la campagne anticongolaise des Anglais. Harry m'en fit la promesse et l'on sait comment il la tint" (106).

"Le Petit Bleu" s'engage corps et âme contre ceux que l'on sur-

(103) A. VIERSET, "Souvenirs d'un vétéran de la presse belge", *La Revue coloniale*, no. 100, 4e année.

(104) F. VANDERLINDEN, *op.cit.*, pp. 419-426.

(105) Jean STENGERS, "Belgique et Congo; l'élaboration de la charte coloniale", *Notre passé*, p. 163.

(*) Lorand J. : (1860-1918) publiciste et avocat. Député dès 1894. Actionnaire fondateur de la société "La Réforme", 1884.

(106) PB : 21.10.1908.

nommait les “marchands de Liverpool” (Morel (*) et Casement (**)). En mars 1903, les dirigeants de la campagne anticongolaise se fédérèrent au sein de la “Congo Reform Association” (CRA): La lutte est désormais sans merci. Le Roi est qualifié de “Caoutchoucier” ou de “Roi des mains coupées”. Qu’à cela ne tienne, contre vents et marées “Le Petit Bleu” continue d’encenser l’oeuvre du Roi.

A cette époque, le journal vit véritablement à l’heure congolaise. Il ne cesse de dénoncer comme calomnieuses les allégations de la presse anglaise.

En 1903, “Le Petit Bleu” eut à soutenir son premier procès congophile. En ayant voulu démontrer que la campagne anticongolaise de Morel et Casement servait les intérêts “des avides marchands de Liverpool”, il s’attaqua à une de leurs grosses sociétés commerciales, la “Lamport and Holt”. Malheureusement pour Harry, cette firme n’avait rien à voir avec les accusations lancées par le journal. Aussi saisit-elle le tribunal d’Anvers. Le procès se solda pour “Le Petit Bleu” par de coûteuses insertions d’extraits de jugement. Quand on connaît la situation financière du journal, on en mesure tout le drame.

Bientôt, il ne fut plus possible de nier les excès de l’administration de l’EIC. Il fallait être aveugle et sourd pour ne pas donner une publicité aux accusations de la CRA. Pour sa part “Le Petit Bleu” avait résolu le problème en adoptant une attitude expectante. “Nous ne voulons pas nous rendre complices des allégations de Morel”, pouvait-on lire, “nous attendons les conclusions de la commission d’enquête” (107).

En novembre 1905 le rapport de cette commission fut rendu public. “Il porte au régime de l’Etat Indépendant le coup décisif dont il ne se relèvera pas”, note le professeur Stengers (108). Pour “Le Petit Bleu” le son de cloche est différent. Il écrit : “Ce rapport si objectif, si profondément impartial... contient la condamnation du mouvement congophobe... Les Morel et les Casement n’ont plus qu’à rentrer sous terre” (sic) (109).

(*) Morel, Edmund Gene, publiciste anglais. Principal meneur de la campagne anglaise contre le Congo. En 1906, il publia un bestseller intitulé : *Red Rubber*.

(**) Casement Roger : Consul de Grande Bretagne à Boma. Il publia en 1904 un rapport accablant pour l’EIC.

(107) PB : 27.9.1905.

(108) J. STENGERS, *op.cit.*, p. 67.

(109) PB : 6.11.1905.

Il est aisé de prendre ici "Le Petit Bleu" en flagrant délit de partialité. Certes, de prime abord le rapport n'avait pas le caractère explosif de celui de Casement rédigé deux ans plus tôt et qui avait mis le feu aux poudres. Sa formulation se bornait à de prudentes généralités. Mais après une lecture attentive, il fallait bien y voir une critique très dure du régime. Comme l'écrit l'historien Jean Stengers : "La description qu'il donnait équivalait à un écrasant réquisitoire" (110).

Mais comme le remarque B. Emerson : "Le rapport rendait aussi hommage à beaucoup d'aspects de l'oeuvre réalisée par l'administration congolaise. Il contenait assez de compliments pour que la presse officielle reconnaisse l'EIC comme blanchi" (111). Ce que ne manqua pas de faire "Le Petit Bleu".

Après le rapport de la commission d'enquête, il devint impossible de maintenir la même opinion. "Le Petit Bleu" ne la modifia pas d'un iota. Pourquoi ?

Pour la simple raison qu' "il avait été acheté par le bureau de la presse de l'EIC", affirme "La Dernière Heure" (112). "Le bureau de la presse", surnommé par Vandervelde "le fonds des reptiles", n'était rien d'autre qu'un service spécial qui s'occupait de rédiger à l'intention des journaux des articles défendant le Congo. Ainsi que l'écrit le professeur Stengers : "Pour que la presse belge accueille avec bienveillance les productions du "bureau de la presse", l'Etat (l'EIC) ne recule devant aucun sacrifice financier. En Belgique, l'argent congolais coule de manière abondante..." (113).

Et au "Petit Bleu" il coula ! Pas de manière abondante, mais il coula ! (9.000 F).

Ainsi les lecteurs du "Petit Bleu" pouvaient lire sans s'en rendre compte de la prose royale. "Car, à certains moments, le Roi compose lui-même les articles du bureau de la presse" (114).

C'est Vandervelde qui révéla le pot aux roses. En plein débat parlementaire sur le Congo, il dénonça les "turpitudes" de ce qu'il appelait "le fonds des reptiles". "Voilà les faits", s'exclamait-il, "et maintenant on comprend mieux la violence et la continuité des attaques auxquelles "Le Petit Bleu" se livrait contre ceux qu'il accusait injustement d'être à la solde des "marchands de Liverpool". Peut-être est-il permis aujourd'hui de parler des marchands de consciences de l'EIC !" (115).

(110) J. STENGERS, *op.cit.*, p. 68.

(111) B. EMERSON, *Léopold II, Le Royaume et l'Empire*, Ath, 1980, p. 250.

(112) D.H. : 19.9.1907.

(113) J. STENGERS, *op.cit.*, p. 78.

(114) *Ibidem*, p. 78.

(115) A.P. CH. : 20.2.1906, p. 724.

Très vite Harry mit en place son système de défense. "Le Petit Bleu" n'est pas corrompu parce qu'il fut toujours et n'a jamais cessé d'être annexionniste" (116).

Un procès eut même lieu (117). Le jugement est intéressant. Il reconnut que "l'allocation du subside n'avait pas influé sur l'attitude de ce journal dans les questions coloniales. L'accusation de vénalité n'a pas été justifiée, rien n'établissant que l'allocation d'un subside ait été déterminante dans la politique du "Petit Bleu" (118).

Pourtant il convient d'être sceptique. Il est exact que "Le Petit Bleu" défendait l'annexion avant de recevoir les gratifications du Congo. Il montrait même une certaine indépendance dans ses jugements et dans ses appréciations des actes de l'administration congolaise. Il défendait le point de vue national belge. Une fois le subside encaissé, ce fut fini ! "Le Petit Bleu" abandonne son esprit critique. Il se fait le thuriféraire du Congo de Léopold II. "Le Petit Bleu" organe colonial indépendant devient un organe congophile payé !", note "La Dernière Heure" (119). Et elle ajoute : "Après les gratifications, "Le Petit Bleu" fut annexionniste à longue échéance dans la mesure où l'EIC l'était" (120). "Le journal était éclairé", note pour sa part maître Jamar (121).

Faut-il en déduire pour autant que le journal était corrompu ? Quand on lit l'interpellation de Vandervelde ou les comptes rendu de "La Dernière Heure" on pourrait avoir l'impression de la plus vile des corruptions. Les termes "fonds des reptiles", "marchands de consciences" renforcent cette impression. Mais en réalité, peut-on maintenir la thèse de la corruption ? Nous ne le pensons pas.

Evidemment l'acceptation d'un subside d'une caisse gouvernementale est une chose regrettable. Mais dans le cas du "Petit Bleu" ne vaudrait-il pas mieux parler d'un journal subsidié que d'un journal corrompu ? On est corrompu quand on change d'opinion ! "Le Petit Bleu" n'a pas changé d'opinion. Le terme corruption nous

(116) PB : 21.1.1906.

(117) En juillet 1908, Harry eut à soutenir son deuxième "procès congophile". A la suite d'un article signé Lemaire dans la D.H. et qui rappelait l'incident des 9000 fr, Harry envoya un droit de réponse: Lemaire y lu des propos diffamatoires. Il intenta en juillet 1908 un procès à Harry (Tribunal civil de Bruxelles).

(118) *La Belgique judiciaire* : 2.11.1908, no. 79, p. 1260.

(119) D.H. : 19.9.1907.

(120) D.H. : 18.9.1907.

(121) *Le Patriote* : 9.7.1908.

semble par trop excessif. Mieux vaut parler d'un journal subsidié. Entre les deux termes, il y a bien plus qu'une nuance.

A bas la calotte

Mais au delà de toutes ces campagnes de presse, une constante apparaît : l'anticléricisme du "Petit Bleu". Selon P.E. Janson : "La passion anticléricale est au fond de tous les articles du "Petit Bleu" (122). Et le journal de citer ironiquement la lettre d'un lecteur : "J'habite l'Ardenne, je fais mes pâques... il paraît que j'ai commis un crime abominable, celui de refuser de m'abonner au "Petit Bleu"... d'où la colère du curé qui m'a donné de la planchette..." (123). Au "Petit Bleu", on le voit, toutes les occasions sont bonnes pour ridiculiser le clergé.

D'ailleurs le journal ne cessait de s'en prendre violemment aux cléricaux et aux ultramontains. Il leur reprochait de s'attribuer le monopole des fonctions publiques, de cléricaiser l'enseignement officiel, d'augmenter le traitement des curés et des vicaires... de subsidier les écoles confessionnelles. Il parlait de "farce cléricale", de "parti des évêques"... de "majorité compacte d'intransigeants et de fanatiques", de "domination ultramontaine", de "tyrannie du clergé" et de "rats cléricaux" (sic). Il fulminait contre "le népotisme" qui régnait dans l'administration, contre la "sainte alliance du curé, du bourgmestre, de l'instituteur et du notaire". Il pestait contre "l'esprit cléricale qui couvrait le pays d'un voile d'hypocrisie". Il invectivait les cléricaux pour qui la liberté de croire est un fléau et la tolérance une faiblesse..."

CONCLUSION

Aujourd'hui "Le Petit Bleu" appartient à l'histoire. Après une lente et triste agonie il a fini par s'éteindre dans l'indifférence générale. Comment expliquer son échec ?

"Le Petit Bleu" fut un pur produit de la belle époque de la presse. D'avant-garde dans certains domaines, il n'en charriait pas moins les tares et les inconvénients du journal du XIXe siècle.

En fait, le journal misa sur de "mauvais chevaux". L'illustration

(122) PB : 19.7.1902.

(123) PB : 15.4.1899.

quotidienne par de multiples croquis d'actualité était une chose neuve pour l'époque, mais sans avenir. Le progrès c'était la photographie, pas le croquis ! De même, le collage manuel d'images colorées fut une impasse.

Sa mise en page, que seules les illustrations rendaient moins ascétique, apparaissait à bien des égards surannée. Ses monolines, qu'il acquit non sans fierté en 1898 se révélèrent rapidement inefficaces, démodées, presque désuètes. L'avenir, c'était la linotype, pas la monoline !

"Le Petit Bleu" n'a pas fait école. Seule passa à la postérité l'idée du "journal du matin" imprimant les dernières dépêches de la nuit. Mais d'autres que "Le Petit Bleu" l'appliquaient déjà ! Au delà de l'auto-encensement d'Harry et de sa réputation surfaite, il faut bien se rendre compte que dans sa volonté de révolutionner la presse belge "Le Petit Bleu" n'a réussi qu'à se fourvoyer sur une voie de garage. "Les trois moustiquaires" ont trouvé les mots justes : "En bon idéaliste, Harry avait entrepris toutes ces grandes choses avec un minimum de ressources. Il crut qu'on pouvait remplacer des capitaux par du génie. C'était peut-être un peu fou, mais il fut à deux doigts de réussir..." (124).

Il est certain qu'Harry avec son "Petit Bleu" a essayé de faire quelque chose de neuf dans la presse belge. Il a contribué dans une certaine mesure à l'introduction de la machine à composer en Belgique et à la prise de conscience de l'importance que revêtait l'illustration quotidienne d'un journal. Reconnaissons lui au moins le mérite d'avoir tenté avec son "Petit Bleu" de se faire une place à part au sein du journalisme belge.

Ceci dit, ne faut-il pas rechercher la cause fondamentale de l'échec du "Petit Bleu" ailleurs ? Certes, Harry a misé sur de "mauvais chevaux". Mais il a surtout créé avec son "Petit Bleu" un genre hybride : populaire d'aspect, intellectuel de contenu.

En effet, sa formule, ses illustrations, son ton léger l'assimilaient plutôt dans l'esprit des contemporains à une "feuille de chou", à un petit "journal à un sou" pas très sérieux, tandis que son contenu visait davantage une certaine élite intellectuelle. Aussi peut-on conclure qu'à force d'être assis entre deux chaises, il a fini par succomber !

(124) PP : juillet 1921, no. 363.